

J'ai vu...



LE XXI AOVT MCMXIV
 DES HOMMES LIBRES
 DE TOVTES LES NATIONS DU MONDE
 S'ENROLERENT
 ICI
 POVR LA FRANCE ET LE DROIT

**La France honore
 les volontaires
 étrangers qui se
 sont battus sous ses
 drapeaux.**

*La signature du Livre d'Or
 à la Fête du 28 septembre.*

FOP 44
 CETTE PLAQUE A ÉTÉ POSÉE LE 28 SEPTEMBRE 1919.
 PAR LA FÉDÉRATION DES VOLONTAIRES ÉTRANGERS AU SERVICE DE LA FRANCE 1914-1919
 EN PRÉSENCE DE
 M. M. LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT ET M. M. LES REPRÉSENTANTS DES PUISSANCES ALLIÉES. ET AMIES.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

:- Brochure gratis contre timbre :-

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

Vient de paraître :

RIVOLI, suivi de **Vitrail** et de **Jean Bart** (Théâtre de France), par René FAUCHOIS
Un vol. in-16 (12x19)... net 4 fr. 50

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme. Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30, PARIS



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Taitbout, PARIS

Prix courant gratis et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX

de Collections, Lots et vieilles Corresp.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL. 57, Av. Suffren, Paris



LE G^{ral} ALLENBY, LE VAINQUEUR DE L'ARMÉE TURQUE. — A COTÉ DE LUI, SA VIEILLE MÈRE

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,
TOUS ceux qui ont à soutenir un procès
en responsabilité d'accident, de retard, de
perte ou vol de colis par la faute d'une
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.

A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNÉROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PATE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUS et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

5^e Année. — N° 223.

Le N° : 60 cent. (Tous les vendredis.)

3 OCTOBRE 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

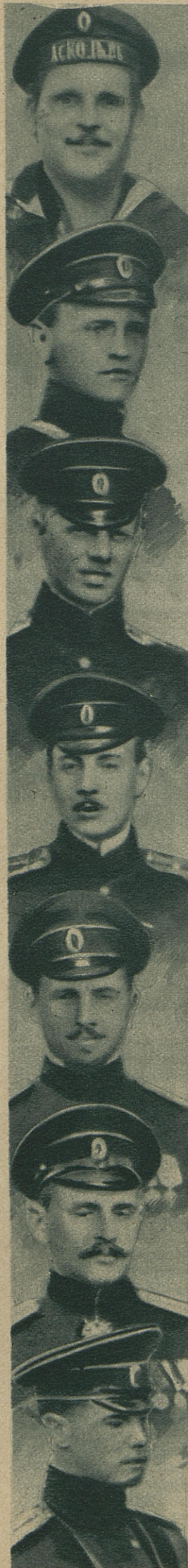
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Proence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



L'HOMME LE PLUS VIEUX DU MONDE

C'EST JOHN SHELL, DU KENTUCKY, QUI VA GAILLARDEMENT SUR SA 132^e ANNÉE ! IL TROUVE QUE LA VIE EST BONNE ET COMPTE BIEN ATTEINDRE L'ÂGE DE MATHUSALEM



L'Askold
en rade de Toulon.



En médaillon : C^o Ivanoff,
commandant de l'Askold.

LE DRAME DE L'ASKOLD

Les événements qui se déroulent en Russie, le drame mystérieux et terrifiant du bolchevisme et les funestes effets de sa propagande à bord de nos navires de guerre donnent une sorte d'actualité à cette première manifestation de bolchevisme qui se produisit en juillet 1916, à Toulon, à bord du croiseur russe *Askold* et donna lieu à une sanglante répression.

Il fut alors, et pour des raisons faciles à comprendre, mais qui n'existent plus aujourd'hui, interdit de parler de ces événements ; on ne lira pas sans intérêt, bien que trois années se soient écoulées depuis, le récit de ce complot et de la dramatique exécution qui en fut la sanction et l'épilogue.



Le croiseur russe *Askold*, construit par l'Allemagne en 1904, était, lorsque la guerre éclata, le seul navire que nos alliés eussent encore à Vladivostok et ordre lui fut donné de se rendre immédiatement en Méditerranée, pour se placer sous les ordres du vice-amiral Boué de Lapeyrère, commandant en chef des forces alliées.

Le voyage fut marqué par la pendaison de quelques marins trouvés en possession de brochures révolutionnaires, et en février 1915 l'*Askold* prenait part à la malheureuse attaque des forts des Dardanelles ; son rôle fut particulièrement brillant et son artillerie, merveilleusement manœuvrée et pointée, produisit des effets qui enthousiasmèrent les alliés et valurent la croix de guerre française à plusieurs officiers et marins. Quelque temps après, l'*Askold*, fatigué d'avoir longtemps tenu la mer, appareillait pour Toulon où il devait se faire réparer. L'artillerie turco-allemande ne l'avait d'ailleurs pas épargné et il portait des traces fort apparentes des projectiles ennemis : sa chaloupe à vapeur, lorsqu'elle abordait au quai de Cronstadt, pour y débarquer les permissionnaires, excitait la curiosité admirative de la foule en raison du nombre d'éclats d'obus dont elle était criblée.

Le séjour de l'*Askold* en rade de Toulon fut de longue durée ; ce ne fut d'ailleurs qu'en mars 1916 qu'il fut conduit devant les Chantiers de la Seyne pour l'achèvement de ses réparations. L'équipage avait trouvé à la Seyne un hôpital russe fort important, créé tout exprès pour les blessés russes de l'armée d'Orient et placé sous le patronage de S. A. I. la grande-duchesse Anastasie, belle-mère du kronprinz d'Allemagne, qui allait fréquemment y visiter les blessés ; il entra aussi en rela-

tion avec des ouvriers seynois et toulonnais.

Durant les premiers mois de l'année 1916, une femme dont on n'a pu, que nous sachions, établir la véritable identité, arriva à Toulon, venant de Suisse où elle était en relations avec Lenine et ses amis et elle entra en relations avec des coreligionnaires politiques à qui, au cours de longues et mystérieuses conférences, elle apportait des instructions.

Or il advint que dans le courant de juillet 1916, un agent de surveillance de la Société des forges et chantiers de la Seyne, brave et vaillant mutilé de la guerre, nommé David, remarqua les allées et venues de soldats russes en traitement à l'hôpital Sainte-Marie, qui en sortaient porteurs de volumineux papiers et se rencontraient au débit Peyron avec des marins de l'*Askold*.

M. David pensa tout d'abord que c'étaient des journaux et des livres russes envoyés pour distraire les blessés, mais curieux par profession, il put se rendre compte que l'accord le plus complet ne régnait pas toujours entre soldats et marins et que de violentes discussions éclataient souvent entre eux. L'un des plus violents et des plus bruyants était le capitaine d'armes du bord.

Sur ces entrefaites, un sous-lieutenant serbe, M. Douchan Michailovitch, ingénieur des ponts et chaussées en Serbie, qui avait lié d'amicales relations avec M. David, alors qu'il était hospitalisé dans une maison de convalescents de la Seyne, le prévint qu'il avait surpris un complot ourdi pour faire sauter le croiseur, dont le commandant M. le capitaine de frégate Ivanoff, s'était montré fort dur envers l'équipage, fréquemment maltraité.



M. David feignit tout d'abord de prendre la chose en riant, mais l'officier serbe insista, donna des précisions et indiqua la date fixée pour l'attentat. M. David se hâta de prévenir ses chefs et le consul général de Russie et toutes les mesures furent prises pour déjouer le complot et surprendre ses auteurs : au jour dit, rien ne se produisit. Quelques jours après, M. Michailovitch informait M. David que l'attentat, ajourné pour une cause inconnue, devait se produire dans la nuit du 28 juillet.

M. David chargea alors deux ouvriers qui travaillaient d'ordinaire la nuit aux chantiers, et dont par conséquent la présence ne pouvait paraître suspecte, de surveiller





La salle à manger des officiers de l'Askold.

le navire. Lui-même se cacha non loin du poste d'amarrage de l'Askold.

C'était par une de ces belles et claires nuits de nos étés provençaux, plusieurs ateliers étaient en pleine activité, lorsque, vers minuit et demie, l'un des ouvriers, M. Meyssent, aperçut dans une des soutes avant de l'Askold une lueur suspecte : il donna aussitôt l'alarme et quand, l'incendie maîtrisé grâce à la promptitude des secours, on put pénétrer dans la soute, on y découvrit le dispositif électrique qui avait permis d'allumer l'incendie dans ce réduit où était déposée une quantité considérable d'explosifs.

Plusieurs hommes qui, au moment où l'alarme avait été donnée, avaient été surpris loin de leur poste, furent arrêtés. L'enquête permit d'établir que les conjurés étaient au nombre de soixante et onze et qu'ils avaient agi à l'instigation d'un tout jeune matelot, Alexandre Birukoff, se disant polonais, mais dont on ne put découvrir le véritable état civil.

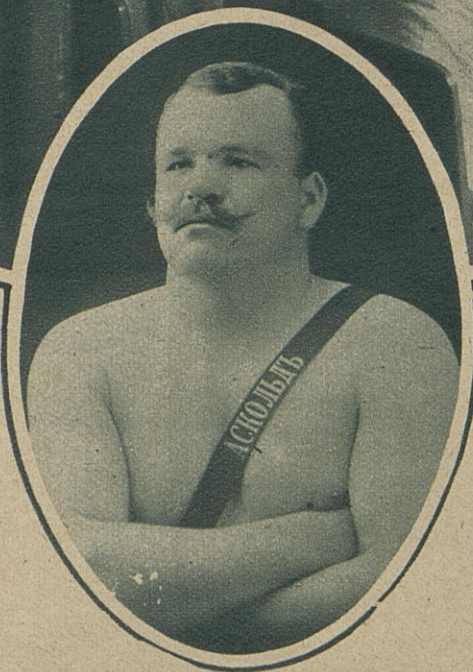
Il avait été établi que le complot avait été ourdi sur des instructions reçues d'Espagne et de Suisse, avec le but de faire sauter l'Askold et devait être suivi d'un attentat contre les Chantiers de la Seyne : on avait d'ailleurs découvert d'autres engins prêts à fonctionner.

◆ ◆ ◆
Quatre des principaux inculpés, les matelots Alexandre Birukoff, Fedor Bienchentzeff, Jégor Chestakoff, et D. Zakharoff, furent condamnés à mort.

Cependant, la sentence rendue, les quatre condamnés avaient été écroués à la prison maritime de Toulon où ils furent mis en cellule, tandis que s'engageaient des pourparlers pour leur exécution.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, un piquet de marins russes et de gendarmes français venait prendre les quatre condamnés pour les conduire au supplice.

C'était un matin brumeux



Un des matelots de l'Askold qui prit une part active au complot et fut fusillé.

d'automne ; on y voyait à peine. Le petit cortège arriva dans les fossés du fort Malbousquet. Devant une butte servant au tir d'instruction de la troupe, quatre poteaux avaient été plantés. Des marins russes en armes étaient rangés en avant et de chaque côté. Les quatre condamnés, qui ne paraissaient nullement émus, furent attachés

Tous furent assassinés par l'équipage mutiné.

aux poteaux, puis, la lecture de la sentence achevée, l'aumônier orthodoxe psalmodia de longues et lugubres prières, entrecoupées d'exhortations. Un murmure confus montait en répons des rangs des marins, puis, comme l'un des condamnés élevait la voix, il y eut des sanglots, des exclamations douloureuses. Un des hommes du peloton d'exécution tomba évanoui. La psalmodie lugubre continuait, les sanglots s'élevaient, toujours plus nombreux, plus distincts. Les quatre condamnés dont on distinguait à peine la chemise blanche à travers la brume matinale semblaient seuls calmes.

Enfin la voix du prêtre se tut ; deux hommes encore tombèrent en gémissant ; un officier leva son sabre... il y eut un crépitement de fusillade, mais sans doute beaucoup d'hommes avaient tiré en l'air ! peu de coups avaient porté. Alors il se passa ceci d'horrible : l'officier commanda « feu à volonté » ; à nouveau la fusillade crépita... on tira ainsi plus de 200 coups, tandis que d'autres hommes tombaient et se roulaient sur le sol en gémissant et en pleurant. Et le prêtre avait repris sa psalmodie ; au pied des quatre poteaux, quatre loques sanglantes gisaient. Quelques minutes après quatre tertres de terre fraîchement remuée, dans le petit cimetière de Lagoubran, quatre tertres anonymes recouvraient la dépouille des suppliciés.

A ce moment-là seulement le bruit de l'événement se répandit dans Toulon, mais la censure imposait à la presse un silence d'ailleurs nécessaire et personne ne connut dans ses détails le complot dont nous venons de retracer les péripéties, ni la tragédie qui en fut l'épilogue.

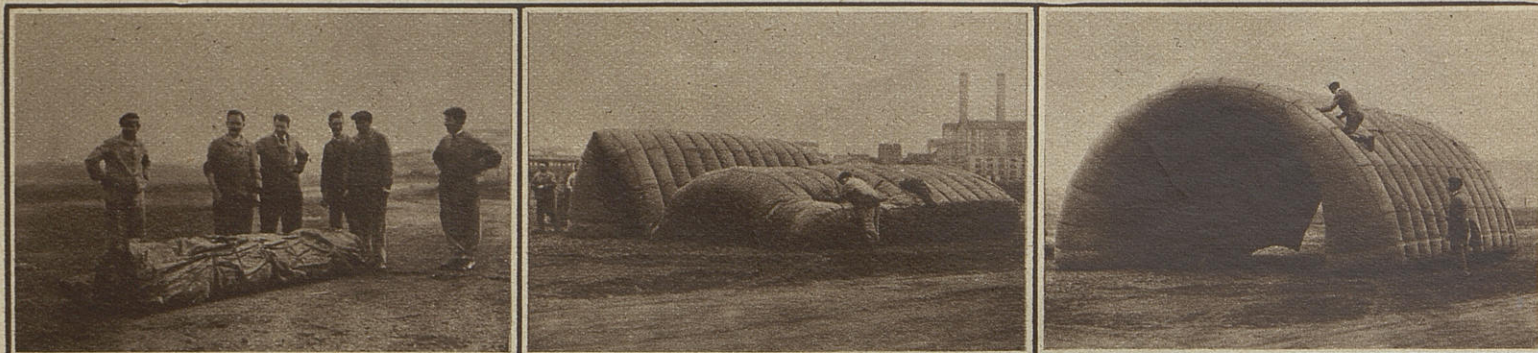
Ajoutons cependant que, plus tard, l'Askold retourna en Russie et que peu après l'état-major fut massacré par l'équipage mutiné.



La grande-duchesse Anastasie, la belle mère du kronprinz, sur le pont de l'Askold.

HENSELING.

La Science pittoresque



Un hangar fort peu encombrant et dont le montage est d'une rapidité surprenante. Sur nos photos, de gauche à droite : le hangar sous l'aspect d'un paquet de linge. — On procède au montage. — Le hangar monte.

LA VISÉE DES AÉROPLANES.

Les progrès nés de la guerre se font connaître peu à peu, et, bien qu'il soit pénible de rappeler ces souvenirs barbares, nous ne pouvons nous dispenser de signaler certaines innovations.

Voici, par exemple, un appareil de visée pour les mitrailleuses tirant contre les aéroplanes qui permet de tirer presque à coup sûr. La mitrailleuse porte à l'avant un anneau métallique maintenant un verre sur lequel sont tracés quatre diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, deux cercles concentriques et un petit cercle central, disposés à peu près comme un carton de tir. En avant un guidon permet la visée directe.

Le mitrailleur dirige sa machine vers l'avion au vol et observe ses mouvements sur la lentille. Rapidement il amène l'avion au centre et à ce moment il peut tirer avec la certitude presque absolue de toucher son ennemi. Souhaitons que les applications de la science disparaissent à jamais de la navigation aérienne.

LONGS CRINS ET COURTE QUEUE

Durant la sécheresse qui désola cette année les deux hémisphères, et l'Afrique du Sud aussi bien que l'Europe et l'Australie, on peignit sur un écriteau, auprès des pâturages qui avoisinent la ville du Cap, l'avertissement suivant : « Excellente herbe à trois shellings et six pences par semaine pour les chevaux à courte queue. »

Pour bien comprendre cette différence de prix, il faut savoir que les chevaux à long crins peuvent chasser les mouches et manger à leur aise, tandis que les chevaux à courte queue ne font qu'errer çà et là du matin au soir, tourmentés par les mouches.

LE TRANCHET DÉROULEUR.

En ces temps de vie chère, qui finiront Dieu sait quand, il ne faut se séparer d'aucune vieillerie, voire même d'une paire de godillots hors d'usage. Il n'est pas de soulier si affaissé soit-il, qui ne conserve encore quelque part un morceau de lui-même à peu près présentable. Eh bien, cet unique morceau, même ne fût-il gros que comme une pièce de cent sous, peut vous fournir un excellent lacet pour un soulier neuf.

C'est d'ailleurs très facile à faire. Vous arrondissez convenablement le restant de tige que vous avez choisi, puis vous l'entaillez sur la circonférence comme si vous désiriez le doter d'un petit appendice caudal.

Ensuite procurez-vous un tranchet dérouleur semblable à celui que montrent nos images.

Vous introduisez ensuite la queue de rat dans le passant du tranchet du côté du coupant et vous amorcez en tirant légèrement.

Vous pouvez enfin tirer fortement en tenant le tranchet dans la position indiquée par notre troisième figure, la plaque de cuir étant tenue horizontalement. Vous verrez se découper avec une régularité surprenante le plus joli et le plus solide lacet de soulier que vous pouvez désirer.

LE HANGAR PNEUMATIQUE VOISIN.

Pendant la guerre les établissements Voisin qui ont su produire de si merveilleuses machines volantes ont encore résolu la question des hangars démontables d'une manière aussi originale qu'élégante.

Jusqu'ici tous les hangars paraissaient devoir être construits

obligatoirement en planches ou tout au moins en toile que l'on tendait sur des fermes assemblées. Le montage était assez rapide, le démontage un peu moins et le transport fort encombrant. Il y avait mieux à faire et ce mieux a été réalisé par l'invention des hangars pneumati-

ques. Ici pas trace de bois ni de boulon. Le hangar se présente, démonté, sous l'aspect d'un paquet de linge correctement ficelé qu'on décharge du camion à l'endroit même où doit s'élever la future construction. En quelques minutes les ficelles sont enlevées, la toile développée et un ventilateur, actionné par le moteur Voisin lui envoie de l'air par une manche de même nature que le hangar.

Point n'est besoin de faire un apprentissage. En un rien de temps l'air qui s'engouffre à flots entre les deux toiles comme dans un ballon ordinaire que l'on veut sécher a rendu rigides les deux enveloppes qui se redressent d'elles-mêmes et se présentent enfin sous l'aspect d'une voûte faite d'un énorme matelas dont les deux grands côtés seraient fixés au sol.

Le hangar est prêt à recevoir son avion, à abriter tout ce que l'on désire soustraire à l'action de la pluie ou du soleil. Il se dresse quasi instantanément, ainsi que le démontrent les



Les scarabées se défendant par des gaz asphyxiants des attaques d'un lézard qu'on devine à droite et en haut du document.

par des contacts sur les doigts ou la paume de la main. A notre Institut national des aveugles on trouvera diverses références qui détruiront la légende de l'invention américaine colportée par le *Scientific American*, avec bien d'autres, d'ailleurs.

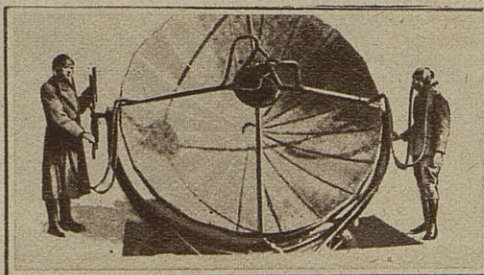
Voici comment M. William Terry a appliqué le procédé. Nos deux dessins montrent tout le mécanisme du système. Sur un gant s'adaptant à la main droite on écrit tous les signes alphabétiques de manière que les clairvoyants puissent aisément s'y reconnaître, c'est-à-dire la lettre A sur la première phalange du pouce (côté de la paume) et la lettre B sur la même phalange (côté du dos), puis l'alphabet est continué sur les quatre premières phalanges des autres doigts, de chaque côté. Le reste de l'alphabet est écrit du côté de la paume sur chacune des autres phalanges; les lettres X, Y et Z occupent enfin trois positions bien séparées pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Les mots d'usage courant LE ET ont également une place spéciale de chaque côté de la main.

L'infirmes apprend rapidement la position de ces lettres sur ses doigts; pour converser, il suffit de construire les mots en touchant les lettres les unes après les autres avec une séparation convenable entre eux pour qu'il n'y ait pas confusion. Les conversations deviennent, en peu de temps, très rapides et très claires.

LES INSECTES SE DÉFENDENT DES GAZ ASPHYXIANTS.

La nature a mis à la disposition des êtres faibles toutes sortes de ressources pour sauver sa vie menacée par des animaux plus forts. Aux uns elle a donné la vitesse, aux autres une carapace; certains poissons se dissimulent dans un nuage liquide noirâtre; les scarabées que montre notre photographie lancent en s'enfuyant une fusée de gaz à base d'acide nitrique qui indispose fortement les narines du lézard ou du petit serpent qui les attaquent. C'est la défense par la surprise qui permet à l'assailli de se mettre à l'abri.

Les Allemands se sont d'abord donné la force, puis ils ont mobilisé en sa faveur tous les moyens d'attaque et de défense imaginables, y compris l'hypocrisie. Ne l'oublions jamais.

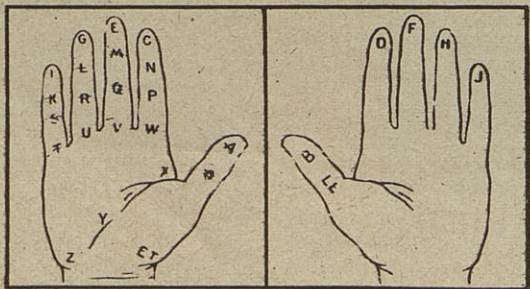


UN APPAREIL DESTINÉ À ÉVITER LE BRUIT DES AÉROPLANES

obligatoirement en planches ou tout au moins en toile que l'on tendait sur des fermes assemblées. Le montage était assez rapide, le démontage un peu moins et le transport fort encombrant. Il y avait mieux à faire et ce mieux a été réalisé par l'invention des hangars pneumati-

LE GANT ALPHABÉTIQUE

Bien que cette nouveauté fut présentée comme une invention américaine, elle ne constitue qu'une application d'un système d'origine exclusivement française qui consiste à converser avec les sourds et aveugles accidentels



POUR CONVERSER AVEC LES SOURDS ET LES AVEUGLES.



POUR AVOIR DES LACETS DE CUIR À BON MARCHÉ

L'HIVER VIENT A PAS DE VELOURS...



La révolution tant annoncée par les toilettes d'automne et d'hiver n'a pas amené d'appréciables changements dans les modes : les jupes resteront courtes sans exagération. Elles auront plus d'ampleur, mais aux hanches seulement et le corps gardera toute sa finesse. Les corsages seront plats avec des manches courtes. Les robes du soir s'allongeront un peu. Elles seront à traîne. Certaines maisons essaient de ressusciter la demi-crinoline et les corsages à pincés et lacés de Mimi Pinson. Mais cette note un peu « romance » qui ne cadre guère avec le prosaïsme de l'époque, n'a pas de grandes chances de s'imposer.

HALTE-LA !

M PRAT, député de Versailles, a été accusé publiquement de chantage par un importateur de ferro-cérium, M. Gilbert, et un autre commerçant en pierres à briquet, M. Stern, se trouve mêlé à cette affaire. *Le Matin* publie l'aventure. Toute la France hausse les épaules : « Allons, bon ! encore une histoire de parlementaire ! » Et l'on sourit d'un air de dire : « Ça n'a rien d'étonnant. »

Le parlement collectionne. Il en est arrivé au point que tout député semble aujourd'hui, par définition, corruptible. On estime même que sa situation, dans une certaine mesure, l'excuse. Qu'on raconte sur un de nos élus une anecdote où il soit en posture de mercanti, nul ne s'indigne, mais chacun pallie en disant : « Que voulez-vous, il est député ! »

Dans notre pays où les luttes politiques sont si vives, il règne un mépris universel de la politique et de ceux qui s'en mêlent. Ils paraissent tous des Turmel passés, présents ou futurs. MM. Malvy et Paul Meunier ne sont que des variations d'un type devenu, en quelque sorte, professionnel. On raconte sans baisser la voix que tel influent politicien a touché sur un achat de bateaux, que tel autre n'a aucun désir de faciliter la production du charbon, car il a intérêt à développer l'utilisation de la houille blanche. La mise des charges publiques au service d'un individu ou d'un groupe se constate du même ton qu'une éclipse de lune. Je ne sais ce qu'il adviendra de M. Prat. Les récits publiés sur son cas sont assez obscurs. Ce qu'il y a de plus scandaleux encore que sa malhonnêteté supposée, c'est que personne n'en a accueilli la nouvelle avec doute, voire même avec surprise.

Depuis que je suis démobilisé, je n'entends parler que de malversations. L'atmosphère morale publique est irrespirable. Celui-ci me raconte : « J'avais du rhum à importer. Je trouve acheteur. — Vous avez une licence ! me dit-il. — Non, repris-je ; c'est à vous de la solliciter. — Je le sais, me répond-il, mais, en ce cas, j'aime mieux ne pas conclure. Les licences ne s'obtiennent que par protection de gens trop haut placés et coûtent trop cher. » Celui-là me dit : « J'ai fourni telle matière à l'Etat. L'officier qui vint examiner la marchandise à l'usine m'avait fixé le prix de sa visite. Il a compté mes billets, au retour, dans le taxi, et les a mis dans sa poche sans remercier. »

La suspicion qui pèse sur les parlementaires s'étend, on peut le dire, à tous ceux qui, de près ou de loin, touchent au pouvoir. Laguerre,

en concentrant l'industrie et le commerce aux mains des autorités administratives, leur a presque garanti l'impunité. Pour quelque marché que ce soit il faut l'autorisation d'un bureau. Ce bureau dépend d'un fonctionnaire.

leur énergie à la cause commune d'une manière légitime et sans poursuivre un but personnel, savaient depuis longtemps que des bandes de vautours ne songeaient, derrière ou à côté d'eux, qu'à faire ripaille. Ils fermaient les yeux, volontairement, absorbés par l'unique devoir.

On a beau prévoir les choses, leur vue cause toujours une impression brutale. L'armistice et la paix nous ont mis en face des vilénies que nous savions et que nous refusions jusque-là de voir. Il a bien fallu les regarder puisque nous les touchions. Le choc a été rude. Et notre première pensée fut d'en appeler aux honnêtes gens.

Ceux-ci, par fatigue ou par apathie, se faisaient. Le pays entier était à l'image de la Chambre. Comptez sur vos doigts, je compterais sur les miens, nous arriverons au même nombre de députés corrompus : ils ne sont pas une vingtaine. Quatre ou cinq pour cent de fripons, c'est un pourcentage fort honorable. On le souhaiterait à l'humanité ! La question troublante, celle qui reste sans réponse, se pose ainsi : comment une écrasante majorité d'hommes honnêtes se laisse-t-elle mener ou troubler ou déconsidérer par une poignée de malfaiteurs ? Comment la plus vaillante nation du monde

ne se défend-elle pas mieux contre elle-même ?

La veulerie seule des honnêtes gens fait la force des malfaiteurs. Il est urgent de le rappeler. Il faut leur apprendre qu'ils sont inattaquables et qu'ils possèdent en cela une force certaine. Mais ils ne savent pas oser. Imaginez-vous un député montant à la tribune et demandant à la Chambre d'exclure de son sein tel de ceux qu'il connaît pour indigne et sur qui il est bien renseigné ? Non seulement il aurait l'air d'un mauvais « camarade », mais encore de se mêler de ce qui ne le regarde pas. C'est une grosse erreur. La moralité des hommes publics regarde au premier chef les citoyens et la République est intéressée à ce que les citoyens s'en préoccupent. Elle leur en donne le pouvoir et s'ils laissent faire c'est qu'ils le veulent bien.

Bien que cela semble contradictoire on peut affirmer que le Français n'a pas de patriotisme civique. Il donne sans hésiter sa vie, il ne consacre pas à la patrie son activité de tous les instants. Il fraude la douane, il esquive l'impôt, il tourne la loi, il laisse faire avec une incroyable indifférence. Est-ce légèreté ? Je ne crois pas. Mais manque d'éducation, certainement.

(A suivre.)

JACQUES DUVAL.

LE MOINDRE GRAIN DE MILLE !



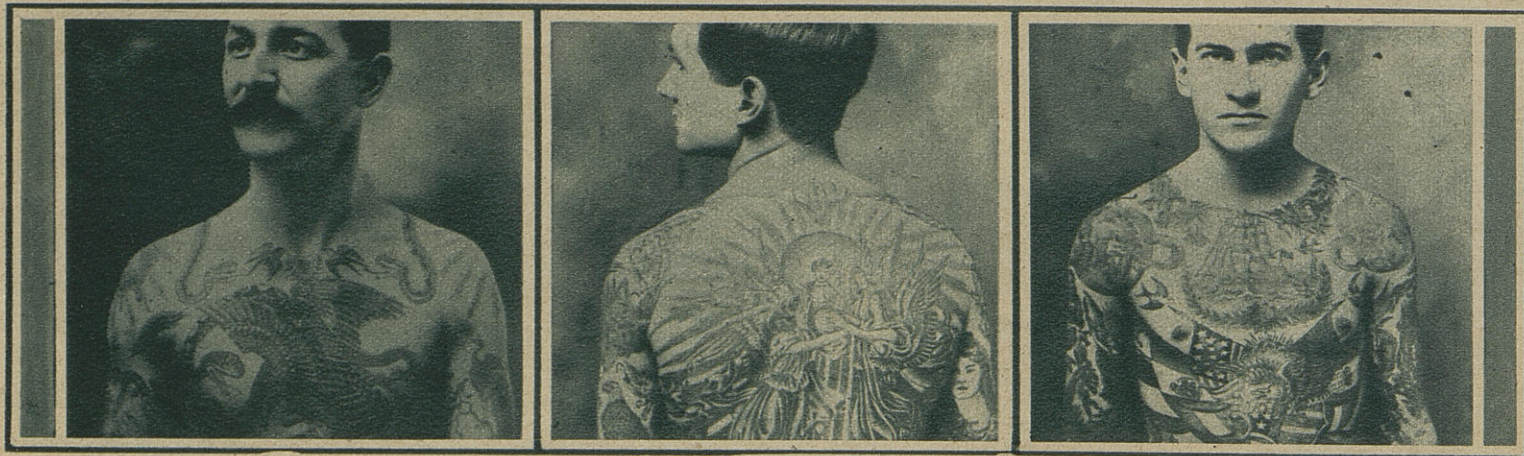
— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Rien, c'est un député qui vient de toucher son mandat...
(Dessin de Hautot. — L'Œuvre.)
(En médaillon : M. Prat, le héros du dernier scandale parlementaire.)

Ce fonctionnaire, qu'il soit ministre ou huissier, est à la merci du Parlement. Et comme ce dernier a abandonné ses fonctions de contrôle pour exercer un droit de péage que les circonstances lui facilitent, toute la hiérarchie des organismes publics a suivi son exemple. L'on me rapporte ce mot d'un bureaucrate auquel on reprochait sa rapacité : « Mon frère a gagné, pendant la guerre, une fortune dans son usine. Il faut bien que, moi aussi, j'en tire mon bénéfice. »

Causez avec des marchands de charbon, des courtiers en sucre ou des fabricants de conserves, ils vous documenteront de faits analogues. Vous devez, d'ailleurs, en être, comme moi, saturés. La dépravation politique et administrative ne fait de doute pour personne. Le problème est de savoir s'il suffit de la constater en gémissant sur notre époque.



Disons d'abord qu'elle n'a rien de surprenant. Les cataclysmes nationaux (et la guerre de 1914-1918 est le plus grand cataclysmes qui, depuis les invasions, ait secoué l'Europe) amènent forcément une baisse des notions morales élémentaires. Ceux qui ont fait la guerre, j'entends par là ceux qui se sont battus et ceux qui, hors du front, ont consacré



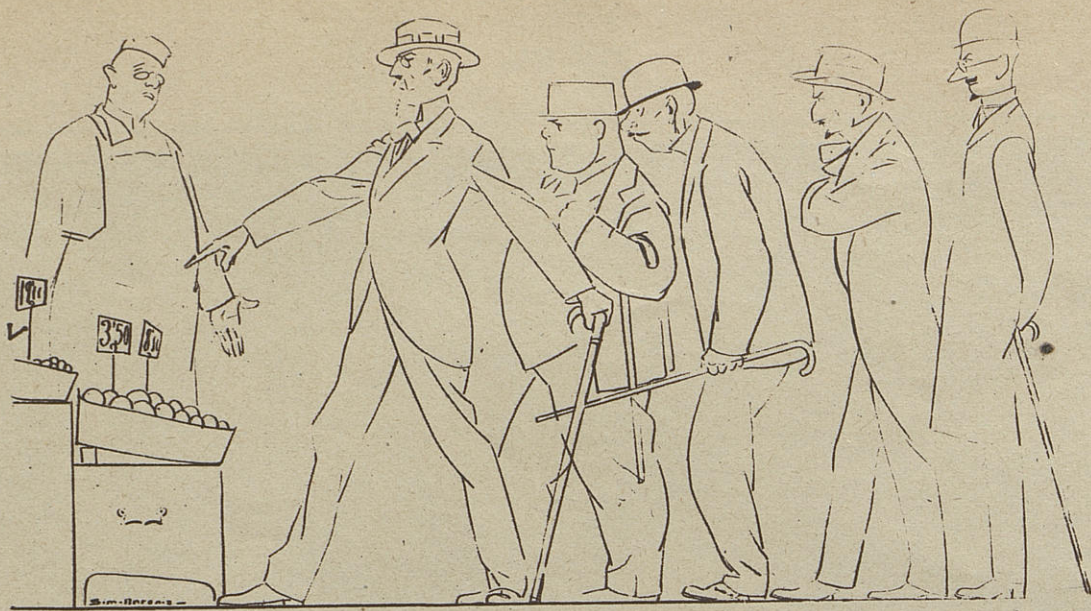
UN REMÈDE AUX VÊTEMENTS CHERS : LE TATOUAGE.
JAMAIS BRODERIE SOMPTUEUSE N'ATTEINT PAREILLE RICHESSE D'INVENTION, DANS LE DÉTAIL, UN TEL FINI



**A LA TRIBUNE DE LA CHAMBRE, M. CLEMENCEAU REVENDIQUE FIÈREMENT SON ŒUVRE
« JE DIS QUE C'EST UN BON TRAITÉ... » (25 septembre)**

Sans recherches oratoires, mais par des idées élevées avec des formules précises, de l'émotion, de la confiance dans le destin de la France victorieuse, le Président du Conseil a souligné la force de vie du Traité de Paix. Dans un discours qui dura deux heures, il en dégagait l'idée essentielle. Jugeant l'œuvre des négociations dans son ensemble et la voyant pour

le présent et pour l'avenir, il en a démontré les résultats avantageux pour la France, pour le monde et pour l'humanité. Car cette paix — et c'est là la pensée dominante du discours de M. Clemenceau — est une paix de solidarité humaine. A sa descente de la tribune, le grand Français, qui a porté le lourd fardeau de la guerre et de la paix, fut salué par des salves d'applaudissements.



M. PAPILOT, TOUJOURS UN PEU RAPÉ, MAIS DE DIGNE STATURE, PRÉCÉDAIT LA TROUPE DES LIGUEURS.

Monsieur Papillot

AL'ARMISTICE, comme M. Papillot ne se sentait pas non plus l'étoffe d'un diplomate, il s'abstint de tout commentaire, en dehors du café où il avait ses habitudes. Car là, par exemple, il trônait, il régnait en maître ! ses fidèles buvaient ses paroles — sans compter, bien entendu, les apéritifs qu'il « réglait » après ses discours. Pourtant, ce genre de suffrages le laissait froid, par les plus fortes chaleurs. Ce qu'il aurait souhaité, de tout son cœur vieilli mais demeuré timide et passionné, c'eût été d'éblouir, enfin ! sa compagne rebelle, de la soumettre, pour leurs noces d'argent, à l'évidence tardive, mais absolue, de son génie.

Ouiche ! comment le retour de la guerre à la paix eût-il servi le prestige conjugal de M. Papillot plus efficacement que n'avait fait déjà le passage de la paix à la guerre ? Bien au contraire, M^{me} Papillot, d'acariâtre, devint positivement insupportable ; et, comme il est de rigueur dans le mariage, c'est son conjoint qui dut supporter ses humeurs.

Ce qui mettait maintenant M^{me} Papillot dans tous ses états, c'était la cherté des vivres. Après avoir vu toute son existence, si l'on peut dire, la même étiquette sur le même chou-fleur, il est pénible de constater à la fois que le prix marqué a triplé, que le légume a rapetissé... Ces « sales ouvriers » s'en moquaient, parbleu ! ils avaient eu l'allocation, le moratorium, l'augmentation des salaires ; jusqu'aux gratte-papier et aux petits retraités qui touchaient une indemnité de vie chère ! Mais les rentiers, qu'avait-on fait pour eux ? Les rentiers, qui possédaient des titres excellents en Turquie, en Bulgarie et en Russie, au lieu de ce malheureux 3p.100 d'avant-guerre ? Entendez-vous, monsieur Papillot ?

M. Papillot baissait la tête. Le poids du monde pesait sur ses frêles épaules. Il se sentait confusément et partiellement responsable de la grande tuerie, des mauvaises finances, des fautes de M. Pichon et de celles de l'état-major, de l'arrogance des mercantis et de la grande pitié des régions dévastées, du régime communiste et de la crise du tabac... Il avait laissé faire ; il avait toujours laissé faire : électeur, dans la chose publique ; époux, dans son ménage. Et il n'existait vraiment aucune espèce de raison pour que les événements prisent jamais une autre tournure...

Pourtant, tout changea, et vite ! du jour au lendemain... Et cela se fit bien simplement ; mais, disait Christophe Colomb, il fallait y penser.

C'était l'époque où la clientèle, taillable et corvéable à merci, commençait de s'organiser. Partout se constituaient des ligues de consommateurs. Et qui mérite ce beau nom de consommateur, plus et mieux que celui dont c'est la destinée d'avalier des consommations !

C'est pourquoi les assidus du café de l'Univers, se considérant comme des précurseurs dans ce mouvement social, sommèrent, certain soir, le patron et les garçons de ramener le vermouth-cassis à sa valeur intrinsèque. Là-dessus, on se fâcha ; un manilleur qui, l'instant d'avant, s'était laissé couper le manillon d'atout, et en conservait une juste nervosité, plaça, un peu vivement peut-être, sa chaise dans le lustre à gaz. De leur côté, les patrons et les garçons endommagèrent, sans grande méchanceté, en somme, les chevilles et les tibias de leurs fidèles clients, en leur lançant par les jambes les boules du billard et les bottins. Lors, les fidèles clients se ruèrent dans la cave, ouvrirent les robinets, vidèrent ou brisèrent les bouteilles, défoncèrent les tonneaux. Et, dame, il eût été dommage de laisser perdre tant de choses qui se boivent, et sont, par exception, gratuites... Ce soir-là, M. Papillot rentra chez lui le chapeau sur l'oreille, le gilet débraillé, et de la jactance plein la bouche — une jactance à longue haleine, dont M^{me} Pa-

pillot pensa tomber à la renverse. Sacré Papillot, pour une fois ! Sa femme, littéralement, n'existait plus. Il n'y en avait que pour lui. Il se soulagea en une seule séance d'un quart de siècle d'éloquence comprimée et de récriminations rentrées. Après quoi, il s'en fut choir sur le lit, où il s'égailla en travers, comme pour spécifier qu'il devenait le maître — et M^{me} Papillot dut passer la nuit sur un fauteuil.

◆ ◆ ◆

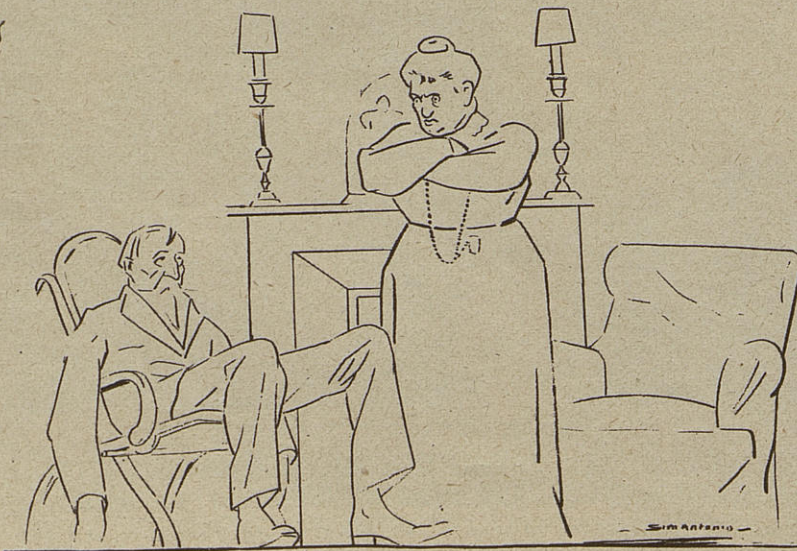
Elle comptait bien tenir sa revanche aussitôt le réveil, car elle n'ignorait pas que les « lendemains » sont amers et veules. De fait, quand elle reprit la parole, M. Papillot, dégrisé, n'opposa que la force d'inertie. Il pensait à autre chose : il lui tardait de rejoindre ses amis au nouveau rendez-vous, café du Progrès — le rival de l'Univers.

Il y fut, enfin, un peu en retard. Tous les conjurés étaient à leur poste, et discutaient avec animation, quand ils virent arriver Papillot, ils poussèrent diverses exclamations, qui s'unifièrent en une acclamation. Puis ils daignèrent lui enseigner qu'il était « leur homme ».

Voilà. Ils élargissaient leur champ d'action. Du café, ils passaient aux grands établissements alimentaires ; cours des halles en mains, ils contrôlaient les prix, et, en cas de mercantilisme avéré, boycottaient la marchandise. L'association prenait le titre de ligue des consommateurs du XXI^e arrondissement.

On établissait une permanence dans une boutique vide. Il fallait un président. M. Papillot en ferait un superbe. S'il n'était pas décoré, du moins était-il décoratif ; il « représentait », c'est l'essentiel. Et on allait voir ce qu'on allait voir...

La campagne commença dès le lendemain. M. Papillot, toujours un peu rapé, mais de digne stature, précédait la troupe des ligueurs ; et il faisait virevolter sa canne comme un tambour-major. Il approchait des étalages ; tout le monde s'immobilisait. C'était l'instant décisif. Il ajustait son pince-nez, confrontait la liste qu'il tenait et l'étiquette du marchand, puis faisait un signe de commandement. Aussitôt, les ligueurs, déchaînés, bondissaient, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, transformaient la chaussée parisienne en une succursale du plateau de Craonne ou des marais de Saint-Gond.



« ENTENDEZ-VOUS, MONSIEUR PAPILOT ! »

Cette troupe de bonne volonté, et d'action directe, fut bientôt beaucoup plus redoutée des commerçants patentés que la bande, toute voisine, des Monte-en-l'air de Clignancourt. La plupart, avertis par la rumeur, fermaient à temps boutique, comme on se claquemurait, jadis, au son de la clochette des pestiférés.

Quelle importance prenait M. Papillot ! Il devenait la terreur des exploités ; le matin, dans les marchés, le soir, dans les fêtes foraines. Il fallait voir de quel ton il annonçait, maintenant, à sa femme, médusée, des exploits formidables, du genre de celui-ci : « Je viens de retourner les montagnes russes ! » Samson ébranlant les colonnes du temple, n'avait point tant de force, ni de majesté. M^{me} Papillot joignait les mains, contemplant le nouveau héros, et se sentait redevenir amoureuse, comme elle ne l'avait plus été depuis La Ferté-sous-Jouarre, où ils avaient passé la lune de miel en 1894 — ce qui ne nous rajeunit pas.

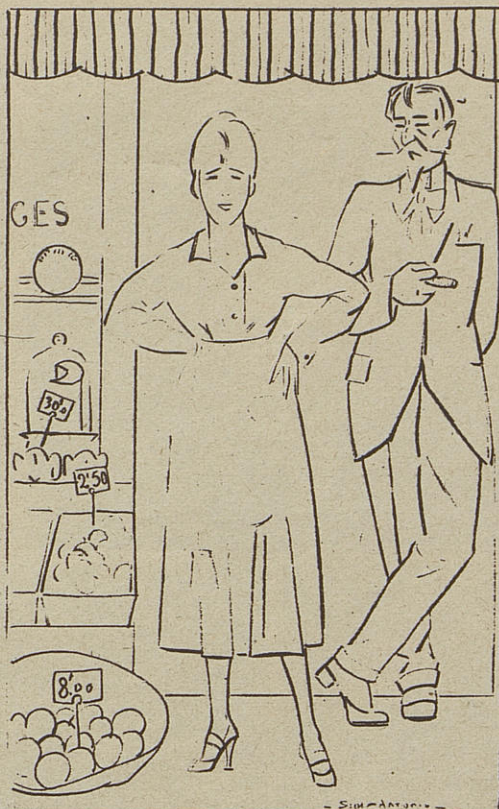
Enfin, la permanence de la ligue allait se transformer : on insinuait qu'un comité s'y constituerait, à l'usage, s'il vous plaît, de M. Papillot, lequel se présenterait, en octobre, sous l'étiquette de : républicain économique.



Au cours d'une de leurs soirées vigilantes, les ligueurs erraient le long des boulevards extérieurs. Comme ils commençaient d'être « brûlés », ils se dispersaient maintenant et poursuivaient, chacun de son côté, dans l'ombre et le mystère, la recherche des contrevenants.

M. Papillot, un peu las de tant de gloire, s'était assis à la terrasse d'une brasserie, où de charmantes oiselles de nuit s'acharnaient sur les derniers Américains. Une mince jeune fille s'approcha, vendant des fleurs, et elle sourit à M. Papillot, qui, pourtant, n'avait nulle femme avec soi.

— Combien tes roses, petite ? questionna-t-il, par habitude d'investigation.



M. PAPILOT REMPLAÇA LES POÉTIQUES ROSES FANÉES PAR DE PROSAÏQUES CAMEMBERTS.

— Trois francs.
— La botte ?
— Sans blague ! La pièce, pardi !
Une seule rose, trois francs !! M. Papillot ne fit qu'un bond, et renversa une chaise. Des gens se retournaient. Pas de scan-

dale, non ! Mais il fallait s'expliquer...
— Suis-moi ! ordonna-t-il à la petite.
Il l'empoigna par le bras, et l'entraîna dans des ruelles désertes.



Que lui dit-il ? Que répondit-elle ? Nous ne le saurons jamais. Toutefois, quelques jours après, la boutique vide, qui devait servir de permanence électorale, remise à neuf, s'emplit de fleurs admirables. Et la mince jeune fille présida à cette féerie, un sourire victorieux à ses lèvres plus rouges que ses roses rouges.

Derrière la caisse, M. Papillot s'entretenait tout bas avec les fournisseurs : de temps à autre, d'un geste honteux, il tirait son portefeuille et payait. Lui, lui, ne discutait pas les factures !!

Hélas ! les roses vivent l'espace d'un matin — Malherbe et Ronsard nous l'ont assez répété. Les commerces de luxe ne valent pas celui de bouche. M. Papillot, en homme d'action, se décida vite à remplacer dans la boutique de sa protégée les poétiques roses fanées par de prosaïques camemberts. Et comme au début, il y avait eu « mal donne », pour rattraper ses frais inconsidérés, il tarifa sans vergogne toute son épicerie à des prix qui n'avaient plus rien à voir avec ceux de M. Noulens. Il fut spéculateur, accapareur, et tout ce qu'on voudra — avec le sourire de la vendeuse.

Bref, le parfait commerçant ! M^{me} Papillot n'en serait pas revenue... sans compter l'autre surprise, qu'il était préférable de ne lui point faire.

Sur ces entrefaites, les ligueurs, respectueux des conseils de leur chef vénéré, avaient changé de quartier.

Et M. Papillot se présentera à la députation. Il a loué une autre boutique ; mais celle-là, réellement en vue des élections.

Que diable ! il y a temps pour tout.
(Dessins de Sim Antonio.)

MARCEL HERVIEU.

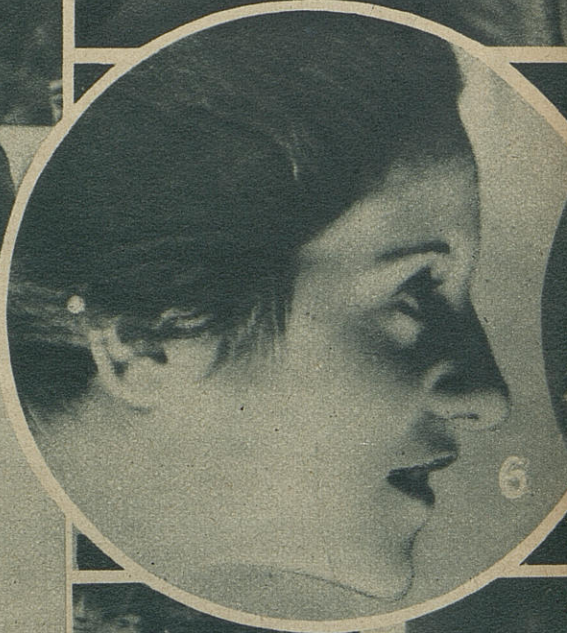
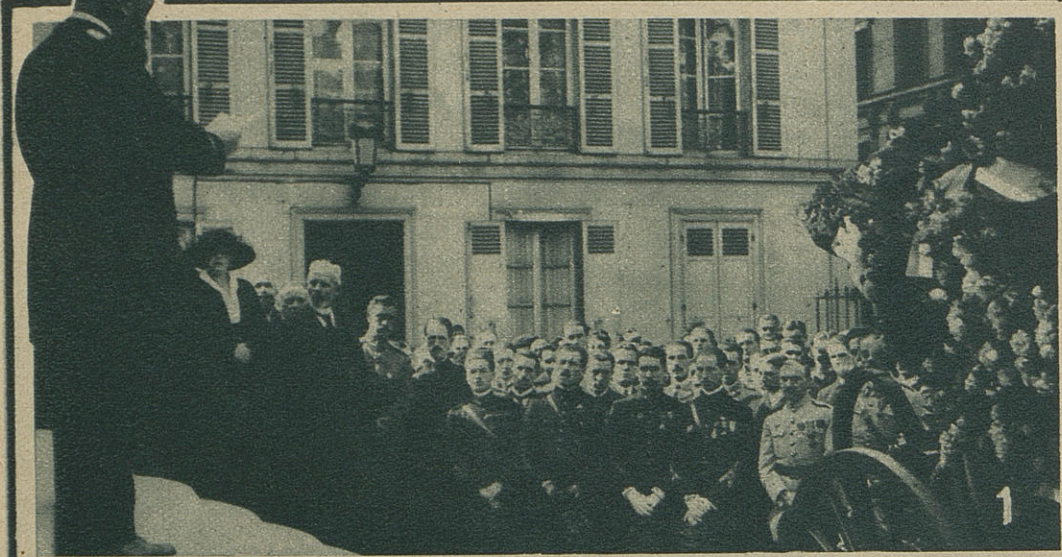
L'ARRIVÉE A PARIS DES HÉROS DU "GOLIATH"



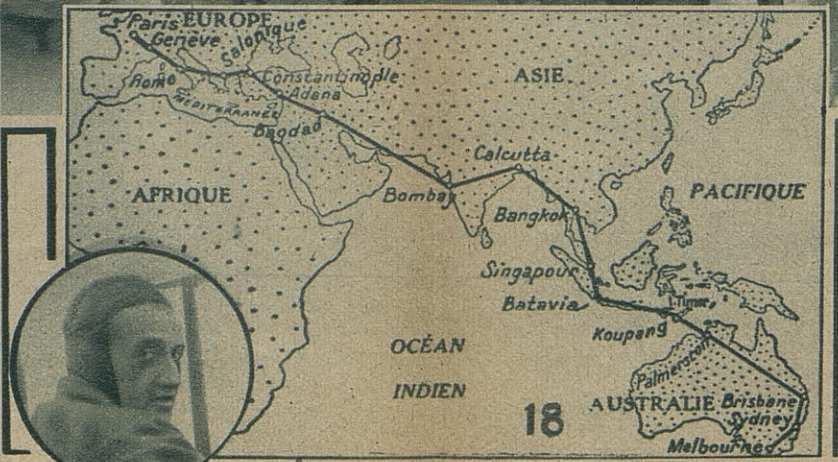
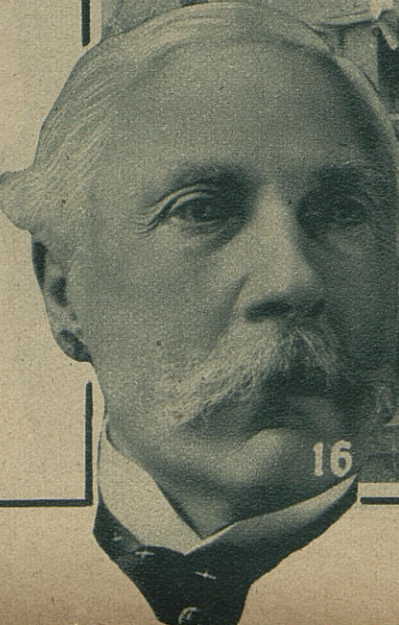
C'est à la gare de Lyon que l'équipage a débarqué, le samedi 20 septembre, après cette fameuse randonnée qui causa tant d'angoisses. Au

premier plan, coiffe d'un calot, un pardessus sur le bras, le lieutenant Bousoutrot garde le sourire. En médaillon, à gauche, la réception à l'Aéro-Club.

QUELQUES IMAGES D'ACTUALITÉ



(1) Aux obsèques de l' « as » Marinovitch, un de ses chefs dit ses exploits. — (2) Les artistes des music-halls se réunissent pour décider la grève. (3) Au départ du roi Albert et de la reine Elisabeth pour les États-Unis. — (4) Dans un sanatorium : le repas des petits tuberculeux. — (5) Von Lersner, le plénipotentiaire allemand, signe l'abrogation de l'article 61. — (6 et 7) Deux artistes dont le renom de beauté est mondial : Anita Elson et miss Phyllis Dare. — (8) M^{me} Poincaré sur le seuil de sa maison de Sampigny. — (9) Au match Beckett-Goddard. — (10) Miss Lily Fernson qui recueillit 200 000 dollars pour les blessés. — (11) M. Theodoroff, le chef bulgare, signe le traité de paix. — (12) M. Ignace donne l'ordre de surseoir à l'exécution de Lenoir. — (13 et 15) MM. Albéric Cahuet et Gaston Sorbets donnent la *Rose rouge* à l'Odéon. — (14) Des grévistes de music-hall qui n'ont pas l'air de « s'en faire ». — (16) Lord Bertie, ex-ambassadeur d'Angleterre à Paris, vient de mourir. — (17) Le Kronprinz à Wiernigen. — (18) L'aviateur Poulet et le raid Paris-Melbourne qu'il se propose d'accomplir. — (19) À l'inauguration de la salle de l'Indépendance américaine au château de Versailles. De g. à dr. : MM. Lafferre, Wallace et de Nolhac. — (20) Adelina Patti, meurt à 78 ans.





La maison de chasse de Meyerling où

LE DRAME

LES journaux annonçaient, il y a quelques jours, qu'on avait trouvé assassiné près de Brod, sur la Save, le forestier Wolf qui avait toujours prétendu, à tort ou à raison, avoir été témoin du drame de Meyerling.

Le drame de Meyerling c'est l'assassinat de l'archiduc Rodolphe, héritier et fils unique de l'empereur François-Joseph.

On écrira, sans doute, d'ici peu, avec toute l'exactitude désirable ce triste chapitre d'histoire qui ressemble trop à la cinquième partie d'un roman feuilleton pour journal populaire ; mais il faut avouer que la discrétion humaine fut rare en la circonstance, car la vérité transpira mal et peu. Des sept ou huit témoins présents, ou qui furent appelés immédiatement après le drame pour les constatations légales et qui tous donnèrent leur parole d'honneur de rester silencieux au moins pendant dix ans, quelques-uns moururent dans les trois années qui suivirent : Bombelles, le comte Zichi et le fameux cocher Bratfish. Tous se turent, ou eurent des confidents délicats, puisque pendant près de vingt ans le public et la presse, déçus de se heurter à un mur, cessèrent de rechercher l'exacte version.

Mais depuis une dizaine d'années, depuis la guerre surtout, quelques écrivains, amateurs de mystères et d'histoire, se sont essayés à reconstituer le drame et à en rechercher, avec les acteurs principaux, les causes déterminantes. C'est ce que nous voulons tenter ici après eux.

Le 27 janvier 1889, le prince héritier avait écrit à Loxenburg et avait dit à la princesse sa femme qu'il partait pour chasser pendant trois jours à Meyerling. Il devait revenir pour le dîner de famille du 30 janvier.

On ne s'inquiéta donc nullement de ses faits et gestes et, deux heures plus tard, le prince



L'archiduc Rodolphe, héritier de la double couronne d'Autriche-Hongrie, qui fut assassiné à Meyerling le 30 janvier 1889.

quitta Vienne avec sa jeune et jolie maîtresse, la baronne Marie Vetsera, qui fut conduite au pavillon de chasse par Bratfish. La jeune femme pénétra sans être vue par l'entrée privée et Loschek l'amena à la petite chambre contiguë aux appartements que le prince devait occuper. Par les soins de l'archiduc Rodolphe, cette chambre était devenue un précieux réduit aux tentures de soie bleu pâle sans dessins, de cette sorte d'étoffe que les grand-mères appelaient du quinze-seize.

Un galon d'argent, des franges d'argent, des patères de même couleur adouciaient encore le ton très doux des rideaux épais. Le lit, de style « rococo », était en bois sombre, couvert d'une soie ancienne où les lettres R. M. V. brodées d'argent, étaient surmontées d'une couronne à neuf pointes que terminaient des cœurs brodés, de même cristal, au lieu des perles coutumières. Une chaise longue en trois pièces, deux petits fauteuils, une table à tric-trac, un bonheur du jour, tous meubles français du temps de Marie-Antoinette complétaient le mobilier. Quatre veilleuses en argent pendues au plafond à poutrelles et deux appliques précieuses à douze bougies donnaient l'éclairage. Sur un tapis bleu-turquoise étaient disposés douze petits tapis d'Orient, choisis parmi les plus beaux et les plus doucement colorés.

Terminée en décembre 1888, l'installation recevait le 28 janvier Marie Vetsera pour la première fois. Ce jour-là et la nuit suivante, la petite baronne resta seule avec son impérial ami. Mais le lendemain, quelques amis de Rodolphe vinrent chasser. Ces invités étaient le prince Philippe de Cobourg, le comte Hogos, le comte de Bombelles et le baron Peter. Tous ignoraient la présence au pavillon de chasse de Marie Vetsera. Celle-ci, cachée dans sa chambre, y attendit le prince, toute la journée, en lisant des livres français — les œuvres de Balzac — placés sur une petite bibliothèque réservée dans un panneau de boiserie. Elle soupa, seule, d'un repas froid, dont les modestes reliefs furent trouvés le lendemain, sans vin, ni alcool d'aucune sorte.

Le soir, du 29 janvier, le paysage de Meyer-

fut assassiné l'archiduc Rodolphe.

DE MEYERLING

ling n'était égayé par aucun mouvement dans le silence de l'espace. Au milieu du jour, un soleil glauque et sans ardeur avait traîné sur la neige froide et blanche. Puis l'astre s'était couché dans un ciel opaque, uniformément gris d'abord, puis foncé jusqu'au noir avant la chute du jour.

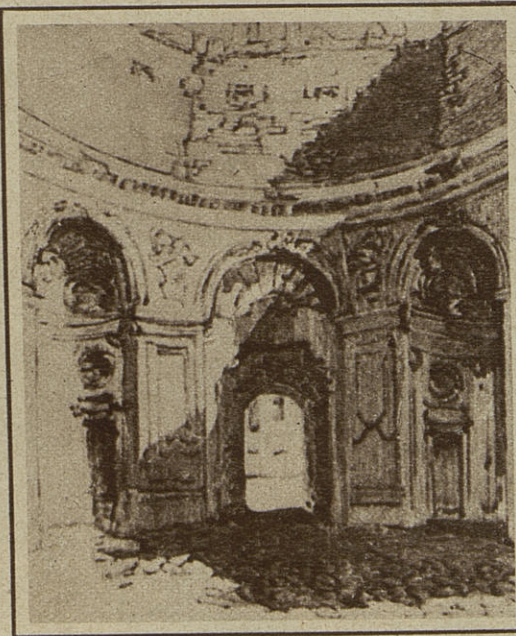
Vers huit heures, un souper fut servi aux chasseurs par deux serviteurs qui habitaient le pavillon. On y fit une orgie de boissons. Puis, quelques minutes avant dix heures, chacun se retira ; le prince de Cobourg occupa une chambre du rez-de-chaussée ; Hogos et Peter montèrent au premier étage ; quand à l'archiduc, il s'en fut rejoindre son amie.

Le lendemain matin, une femme de chambre venue de Vienne pour le service de la baronne essaya de pénétrer dans la chambre bleue. La porte était fermée à clef. Elle frappa à plusieurs reprises ; on ne lui répondit point. Follement inquiète, elle prévint Loschek, le valet de chambre de Rodolphe, et tous deux s'en furent chercher le comte Hogos, qui déjà prenait son déjeuner dans la salle à manger.

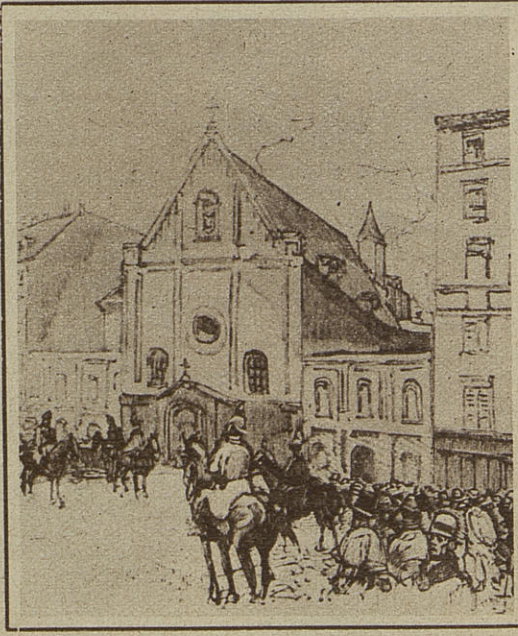
A eux trois, ils forcèrent la porte... Un spectacle épouvantable les attendait. Il y avait du sang partout, les oreillers en étaient tachés, les murs éclaboussés, il avait coulé en ruisseau du lit sur le plancher, où il s'étalait en une flaque horrible ! Rodolphe était couché sur le côté, le haut de sa tête était presque éclaté.

A côté de lui, une forme bossuait le lit ; le comte Hogos souleva les couvertures qui recouvraient Marie Vetsera. Elle était morte, frappée, elle aussi, à la tête.

Le comte Hogos ordonna à Loschek de porter le corps de la femme dans une pièce voisine et de fermer à clef toutes les portes de la chambre du drame. Puis, il descendit.



L'église des capucins à Vienne, où les funérailles furent célébrées.



La porte principale de la Hofburg le jour des obsèques.

informa ses compagnons de chasse que le prince était tombé subitement malade et qu'il partait pour Vienne afin d'avertir l'empereur et de ramener un médecin.

Celui-ci ne tarda pas à arriver. On le conduisit aussitôt aux appartements du prince héritier, où tout était resté en place. Wiederhofer — c'était le médecin en question — banda provisoirement la tête fracassée et lava le visage et le cou de Rodolphe. Puis, avec l'aide de Loschek, il recouvrit le lit maculé de sang et s'efforça de donner au cadavre un aspect présentable.

Quant au corps de Marie Vetsera, il le fit transporter dans une pièce voisine et le fit poser sur le billard afin de procéder à son examen. Marie n'était pas aussi effroyablement défigurée que Rodolphe. Une moitié de la figure seulement était atteinte. Un œil était sorti de son orbite; mais l'autre côté conservait toute sa beauté, et son expression était presque sereine.

Le professeur Wiederhofer déchira la chemise de linon de la jeune femme, en fit des bandes, remit l'œil en place et enveloppa la tête. Il lava le visage de Marie et, après avoir enroulé la pauvre petite morte dans un drap, il ordonna à Loschek de la reporter dans la lingerie.

Peu de minutes après, l'empereur arriva. Il y eut dans la chambre du drame une scène poignante. François-Joseph s'appuya contre la muraille et pleura amèrement. Il écouta tout le récit des témoins, puis il s'en retourna pour faire préparer la dernière entrée du prince héritier à Vienne, après avoir pris soin de faire enlever par le lieutenant de police qui l'accompagnait tous les papiers qui se trouvaient dans les appartements de son fils.

◆ ◆ ◆

La dernière entrée de Rodolphe dans sa capitale eut lieu le 31 janvier au petit jour, tandis que les moines du monastère voisin de Heiligenkreutz emportaient furtivement, sur une civière, le corps de Marie Vetsera.

En ouvrant leurs journaux, ce jour-là, les Viennois y trouvèrent cette nouvelle :

Son Altesse Impériale a été tuée accidentellement à la chasse.

Les feuilles étaient encadrées de larges bandes noires. Il y avait un



La maîtresse de l'archiduc Rodolphe Marie Vetsera, l'héroïne du drame. (Illustration.)

croix noire au haut de la page. Et sous le titre « Mort du Prince-héritier Rodolphe », un article de tête déplorait la perte que l'Autriche-Hongrie venait de faire; c'était tout. La presse mentait par ordre.

Au bénéfice de qui? Pour cacher un suicide ou un crime?

La princesse Odessalchi dont le frère, le comte Zichi, était présent à Meyerling pendant la fameuse nuit du 30 janvier, a hasardé du drame une version singulièrement troublante, peu contrôlée, peu répandue, rappelant par maints côtés la légende de Dalila et où le couteau joue un grand rôle; mais, en même temps, elle omet la successive entrée en scène de deux personnages importants, Cobourg, le beau-frère de Rodolphe, et de Balthazzi, l'oncle de Marie Vetsera.

Rodolphe ayant quitté le souper et gagné avec Marie ses appartements particuliers fut-il tué par une main amoureuse, criminelle ou simplement avinée? Se suicida-t-il, après avoir tué sa maîtresse, comme l'aucuns l'affirment?

L'Archiduc Rodolphe ne s'est pas suicidé, dirons-nous avec Jean de Bonnefon, parce que la position du corps et la nature des blessures excluent cette idée.

Marie Vetsera ne l'a pas assassiné, parce qu'elle l'adorait d'un amour partagé, parce qu'elle était puérile et douce, parce qu'elle ne désirait ni ne craignait les suites de l'annulation projetée du mariage de son ami, parce que sa mort ne peut pas être un suicide pour les mêmes raisons qui valent au sujet de l'archiduc.

L'archiduc Rodolphe n'a pas été assassiné par un mari jaloux parce que, depuis un an, il aimait avec l'impétuosité exclusive d'une passion absorbante Marie Vetsera. L'archiduc Rodolphe n'a pas été assassiné par le frère de Marie Vetsera.

parce que le jeune homme, en 1889, avait onze ans, parce que, plus tard, le vieil empereur a fait entrer ce jeune homme dans le corps des officiers de sa garde.

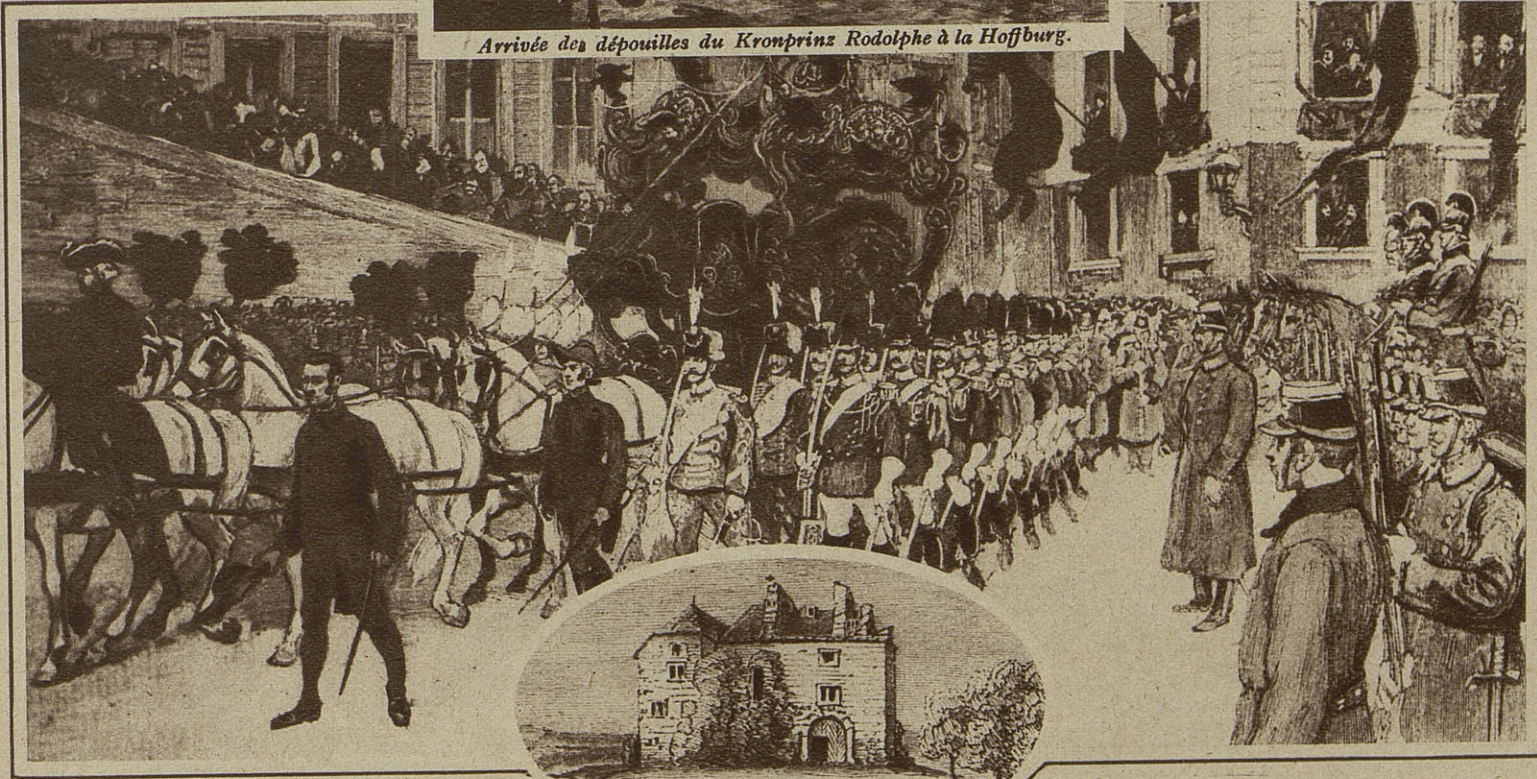
Alors?

Alors! Ceux qui savent sont morts avec leur secret... On ne saura jamais... à moins que les policiers allemands qui perquisitionnèrent pendant la guerre chez les avocats de la Princesse Louise de Belgique, femme de Cobourg, n'aient découvert des papiers compromettants pour le sinistre frère du sinistre Tsar des Bulgares, Ferdinand le traître.

ALBERT DERNÉF.



Arrivée des dépouilles du Kronprinz Rodolphe à la Hofburg.



Les funérailles de l'archiduc Rodolphe. L'arrivée du cortège devant l'ambassade de France.

En médaillon: Une vue du château des Habsbourg, berceau de la famille impériale d'Autriche-Hongrie.

Les Temps Nouveaux

IL FAUT ACHETER A L'ALLEMAGNE

En affaires, il n'est pas de sentiment !

Allons-nous rester à bouder quand nos alliés et les neutres s'enrichiront à nos dépens ?

Il y a urgence : trop de temps a été perdu.

Les cent mark allemands valent 34 francs. C'est tout dire. Nous paierons donc 34 francs (cours du 24 septembre) en Allemagne la marchandise que nous paierons 140 francs en Angleterre, 165 francs en Amérique, 158 francs en Suisse.

En ce moment, il nous arrive de Suisse des marchandises allemandes avec l'estampille suisse : nous avons ainsi « l'avantage » de payer 158 francs ce que nous devrions payer au maximum 40 francs.

Qu'on ne vienne pas nous dire qu'il n'y a pas de stocks en Allemagne : il y existe des quantités formidables d'objets fabriqués.

Les commis voyageurs allemands parcourent la Suisse et y placent à des prix trois ou quatre fois inférieurs à ceux que nous payons, des chaussures, des soieries légères, de la mercerie, des papiers peints, de la vaisselle, de la verrerie, des produits chimiques, des matières tinctoriales, tous les genres de ferronnerie et de fonte ; des appareils variés de chauffage, pesage, tuyauterie, etc. etc.

F. — (L'Heure.)



LA MACHINE A PERDRE DU TEMPS

Nos rapports avec l'administration aboutissent toujours à des pertes de temps. Que de fois ne me suis-je pas rendu chez le commissaire de police avec ces fameux témoins patentés qui n'offrent pas l'ombre d'une garantie et qui doivent certifier nos identités : temps gâché pour moi, pour les témoins et pour le commissaire.

De même pour les déclarations de naissance ou de décès ; de même pour les formalités de passeports qui vont continuer, maintenant que la guerre est finie ; de même pour cent événements de notre existence où la pape-rasse et l'attente dévorent nos heures et notre peine...

Les voies fréquentées des grandes villes, les cafés, les abords des théâtres font apparaître une population parasitaire d'ouvriers de portières, de vendeurs d'objets complètement inutiles et dont l'acheteur bienveillant n'a aucune envie, de trafiquants de billets, etc.

Qui ne connaît la plaie des chemineaux, lesquels, non contents de mendier, chapardent et terrifient les habitants isolés ; j'ai vécu aux abords de villages où ces individus devenaient un véritable fléau.

J.-H. ROSNY. — (Progrès civique.)



MONOPOLES

Le 22 juillet 1918, les compagnies téléphoniques et télégraphiques des États-Unis étaient nationalisées. Le ministre Burleson, qui avait préconisé cette mesure, s'était flatté qu'elle permettrait de grosses diminutions de tarifs et qu'elle rapporterait à l'État plus de 100 millions de dollars.

Voici les résultats d'un an de gestion par l'État : les tarifs ont été augmentés, l'exploitation est en déficit, le service mal fait soulève



AU CONGRÈS DES MAIRES DE FRANCE QUI VIENT DE SE TENIR A PARIS.

l'indignation d'un public jusqu'alors plus gâté que le nôtre. Et l'un des instigateurs de la nationalisation, le sénateur Aswell, déclare : « Je demande pardon à mon pays d'avoir recommandé ce bill. »

Quant au ministre Burleson, il réclame maintenant la remise aux compagnies des télégraphes et des téléphones.

(L'Opinion.)



DE L'EMPLOI DES HUIT HEURES.

En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Autriche, en Suisse, il y a des cercles ouvriers, de véritables maisons du peuple, des « maisons de vie sociale », disent les Américains, des terrains de jeux agencés, des salles de conférences, des bibliothèques pourvues de livres récents, de revues, de journaux, etc.

Chez nous. Mais à quoi bon insister ? Notre insuffisance dans ce domaine est navrante. Voici Paris, par exemple : il y a bien des bibliothèques municipales où chacun peut avoir accès, leur fréquentation est pourtant bien réduite. Comment s'en étonner quand on songe qu'il faut le plus souvent aller chercher dans les coins les plus écartés et les plus sombres d'une mairie, alors qu'elles devraient attirer, être sur la rue, de plain-pied, largement ouvertes ?

Nos terrains de jeux ? Inexistants, du moins pour la majeure partie des travailleurs.

Nos salles de réunions ? Insuffisantes, car ce sont encore tout juste des lieux à meetings, sans les annexes que nous voudrions y voir : salle de causerie, de correspondance, de lecture.

En province même, la situation est pire puisque les réunions doivent souvent se tenir dans une salle de café.

Tout est à entreprendre, en réalité.

JOUHAUX. — (La Bataille.)



GRÈVE DE CONSOMMATEURS.

Les habitants de la petite ville des États-Unis d'Okmulgee viennent d'avoir recours à un moyen énergique — et qui ne manquera certainement pas d'efficacité — pour faire baisser le prix des vêtements et des objets de toilette masculins :

Mille d'entre eux se sont engagés par écrit à ne commander aucun vêtement neuf pendant une période minimum de trois mois. Si

d'ici là les complets n'ont pas diminué dans des proportions sensibles, les signataires du pacte sont décidés à user leurs vieux paletots et pantalons jusqu'à la corde.

L'accord intervenu s'applique également aux chemises, manchettes, faux-cols, chaussettes, cravates, chaussures, etc. ; en un mot à tout ce qui compose la toilette masculine.

En recourant au même procédé, les ménagères d'Okmulgee ont fait baisser considérablement les prix de la viande, du pain et du sucre.

La lutte va continuer, car les Yankees sont gens tenaces. Ils sont persuadés — non sans raison — que l'action directe du consommateur sur le vendeur est l'unique moyen de faire disparaître la cherté de la vie.

Si nous essayions ? La grève d'ailleurs n'est-elle pas à la mode du jour ?

BONSOIR. — (Potins et Pantins.)



L'IMPORTANCE DU LOGEMENT DANS LA CRISE OUVRIÈRE.

Rien ne retient l'ouvrier chez lui et puisque tout l'en détourne, nous disons que l'application des huit heures impose, comme conséquence, la réforme du logement.

Elle peut se faire. L'agglomération intense des travailleurs dans les grandes villes était difficile à combattre avec les longues journées de travail, elle ne l'est plus, maintenant que les moyens de locomotion modernes — qui vent être sensiblement améliorés — et le temps plus grand laissé au travailleur va permettre à celui-ci de s'écarter de l'usine où l'appelle sa tâche.

Il faut décongestionner les grandes villes, il faut que le producteur puisse filer, son travail fini, vers les espaces libres et le grand air, vers l'habitation modeste, mais commode où il retrouvera sa compagne, ses enfants, ses distractions d'intérieur, quelques livres sur un rayon, quelques fleurs dans des vases, un logis simple, clair et avenant, un « home » et non plus un taudis.

JOUHAUX.



LA BOURSE.

Le marché a été influencé, durant la semaine écoulée, par l'agitation des changes. En dehors de ce facteur spécial, la Bourse a conservé une bonne tenue et dans l'ensemble les dispositions sont excellentes.

Nos rentes sont sans changements appréciables avec un marché calme.

Les Fonds d'États étrangers ont eu des fluctuations assez amples déterminées par la situation des changes.

La bonne tenue de nos grandes banques ne s'est pas ralentie. Quelques prises de bénéfices ont été vivement compensées, et des progrès peuvent être constatés dans plusieurs cas.

Les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer sont stationnaires.

Quelques progrès sont encore à enregistrer sur nos compagnies de navigation. Les bonnes dispositions manifestées par les valeurs métallurgiques se sont encore affirmées cette semaine.

Au marché en Banque, certains compartiments sont redevenus très animés et la fermeté continue à prévaloir dans l'ensemble.

G. LAVAINE.

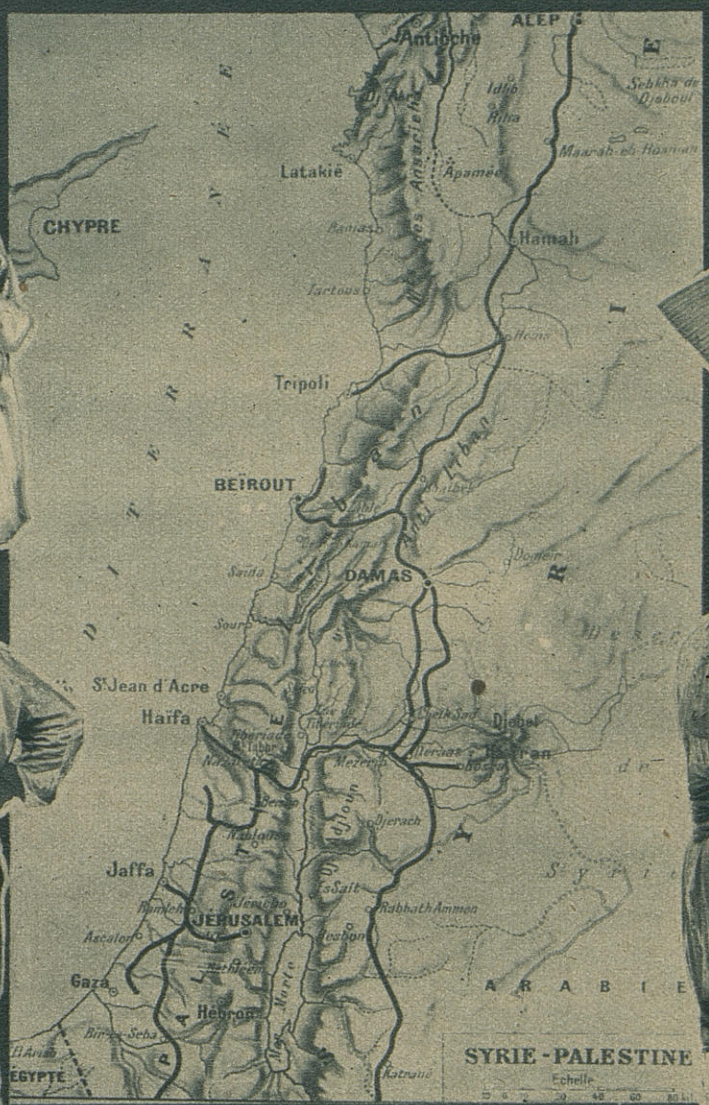
J'ai vu...
LA QUESTION DE SYRIE EST POSÉE



En rade de Beyrouth.



Devant Saint-Jean d'Acre.



La carte de Syrie et de Palestine. — Au-dessus : la ville de Beyrouth.



Le patriarche Hoyerck.
 Au-dessus : des indigènes du pays.



Colonel Lawrence.



Général Hamelin.



Général Allenby.



L'émir Faïçal.
 Au-dessus : types syriens.

L'arrestation à Beyrouth par les autorités anglaises de l'émir Saïd, l'un des plus fermes soutiens de notre influence en Orient, a marqué le point critique de nos difficultés avec l'Angleterre au sujet du protectorat de la Syrie. On sait combien nos prétentions sur cette région sont légitimes et sur quels droits séculaires elles se fondent. La situation semble avoir été

compliquée par les visées ambitieuses de l'émir Faïçal, qui a cru trouver un appui auprès du général Allenby et du colonel Lawrence. Ce n'était heureusement qu'un malentendu. Et bientôt les Anglais — qui avaient assuré la défense de ce front, comme nous assurions nous-mêmes celle du front d'Occident — vont évacuer la Palestine, où nos troupes vont tenir garnison.

Les Échos de J'ai vu...

LES MILLIARDAIRES FASTUEUX.

Si Andrew Carnegie, le petit tisserand de Pittsburg, fut, durant toute sa vie, un travailleur acharné et l'un des plus grands philanthropes du monde, ce fut également un sage qui ne s'amusa jamais à gaspiller sa fortune pour se livrer à des excentricités sans nom.

Mais tous les milliardaires américains ne se ressemblent pas et assez longue serait la liste de ceux qui, ne s'étant donné que la peine de naître, se livrent entièrement à la joie de vivre et à des « folies » que, seule, leur immense fortune peut permettre.

L'un d'eux avait voué son existence à la protection de l'art chorégraphique. Plusieurs semaines de suite, il s'était fait remarquer dans une loge de l'Alhambra de Londres, puis, un beau jour, il disparut après avoir laissé au directeur un chèque de 27 000 francs à distribuer entre les danses, suivant leur rang dans le corps du ballet.

Un autre, un émule de Lucullus, offrit un jour à des amis un dîner de trente-deux couverts qui, d'ailleurs, est resté célèbre dans les fastes du pavillon d'Ermenonville. Il avait en effet coûté 100 000 francs. A la



Pierre Lenoir revêtu un matin pour le départ au poteau de Vincennes, attend qu'il soit statué sur son sort.

fin du repas, chaque convive fut prié de plonger sa main dans un sac d'où il retira, l'un une émeraude montée en épingle, l'autre un portecigarette en or orné de diamants ; celui-ci des boutons de chemise en perles fines, celui-là une bague avec rubis.

Henri Rosefeld, de Chicago, fut l'un des quatre joueurs qui, en 1891, firent sauter la banque de Monte-Carlo. A chaque coup, il jouait le maximum.

Un soir, à l'Opéra de New-York, dans un élan d'enthousiasme, il lança un bouquet à la première chanteuse. Celle-ci, atteinte à la tête, paraissait chanceler quand deux gros diamants s'échappant des fleurs se mirent à scintiller à ses pieds.

Inutile d'ajouter que la *prima donna* revint assez vite de son... évanouissement.

POURQUOI LES ALLEMANDS ONT VOLÉ DES PENDULES

Car ils ont encore volé les pendules dans cette guerre comme en 1870 et ils se sont tout particulièrement spécialisés dans ce vol.

La véritable raison, suivant la revue américaine *Munsey's*, en est que les Allemands n'ont jamais pu construire d'horloges marchant aussi



Le général Hirschauer passant sur le pont de Rehl, suivi d'un état-major de douze généraux.

bien que celles de leurs voisins. Et l'auteur de l'article cite le cas d'un de ses amis, américain, qui, possédant une horloge allemande, très chère et très bien construite, semblait-il, n'a jamais pu réussir à lui faire marquer l'heure exacte. Aux heures les plus sombres de l'avance allemande, cette pendule fut à la fois son désespoir et son soutien moral ; il puisait des raisons d'espérer dans la vulnérabilité symbolique de ce mécanisme défectueux qui semblait être cependant une merveille d'organisation minutieuse.

LE BUSTE DE MARIANNE

Pendant ces derniers mois, on a travaillé ferme à l'atelier des moulages du Louvre pour confectionner plus de quinze cents bustes de la République destinés à l'Alsace et à la Lorraine reconquises. Après l'on s'occupera des régions libérées.

Sur les socles vides, où les moustaches en pointe de Guillaume veillaient sévères et dures, Marianne va prendre place. Ce seront les premiers bustes de la République qui entreront en Alsace. Bustes provisoires, d'ailleurs. La République ayant décidé déjà, avant la guerre, de changer de figure officielle. Mais les éditions sur l'œuvre nouvelle ne sont pas encore prêtes. On a été au plus pressé en utilisant l'ancien moule.

Qu'importe aux Alsaciens. L'essentiel, pour eux, est d'avoir un buste qui vienne de France.

CE QUE LES AMÉRICAINS PENSENT DES FRANÇAISES

Nous savons par l'*Œuvre* ce que les Françaises pensent des Américains. La *Tribune* de New-York a, elle, demandé aux soldats américains ce qu'ils pensent des Françaises. Dans l'ensemble, les Américains avouent préférer les Américaines, ce qui est assez naturel ; mais les premières réponses parvenues ont fait craindre aux Américaines que les Françaises fussent avoir la majorité ; ce furent les correspondants peut-être par leurs amoureuses d'outre-Atlantique, qui rendirent aux Américaines la priorité.



UNE ÉCOLE BOLCHEVIK EN RUSSIE.

Les enfants sont « nationalisés » jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire qu'ils sont la « propriété » de l'Etat qui s'occupe de les instruire et de les éduquer.

Tous, d'ailleurs, rendent hommage à la Française, et le témoignage qui nous touche, peut-être, le plus comme étant le plus loyal, c'est celui du soldat qui, tout en déclarant qu'il lit les questions posées « en compagnie de sa fiancée » n'hésite pas à répondre : « J'ai eu des occasions d'observer les Françaises et je tiens à vous certifier, à vous comme à tous ceux de chez nous, que je les approuve entièrement. »

Presque tous félicitent la Française de « savoir écouter ». Une escadrille d'aviation tout entière proclame que la Française est un être adorable. Mais M. Joë Lucas, 4 250, Campbell Avenue, Chicago, crie bien haut que, pour lui, il a toujours estimé et estimera toujours que la femme américaine est incomparable, à tous points de vue : il tient, ajoute-t-il, à ce que tout le monde le sache, en Amérique.

Voilà un gaillard qui se prépare une heureuse après-guerre à Chicago.

LE « TIGRE » PROFESSEUR

Les délégués des membres de l'enseignement qui ont à exposer de si justes réclamations peuvent être assurés de toute la sympathie de M. le président du conseil.

M. Clemenceau ne doit pas avoir oublié qu'il fut, lui aussi, professeur. Il fit, en effet, en 1869, un cours de littérature dans une académie de jeunes filles à Stamford (Connecticut).

M. Clemenceau, qui passa quatre années en Amérique, était, en même temps que le professeur de littérature, correspondant du journal *Le Temps*, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à s'intéresser à la médecine.

A New-York, on conserve précieusement à la bibliothèque Astor un livre de médecine, avec cette dédicace : « A la bibliothèque Astor. Hommage de l'auteur. G. Clemenceau, New-York, 12 août 1867. »

UNE ANECDOTE ALSACIENNE

Il s'agit d'une légende qu'on racontait là-bas pendant la guerre : « Les animaux tenaient un conseil

présidé par le lion et chacun exposait ce qu'il avait fait pour les Allemands. Le roi des animaux commença : « Je leur ai donné ma force. — Et moi, dit l'aigle, je leur ai appris à voler. » Le blaireau : « C'est moi qui leur ai enseigné à creuser des tranchées ». Seul, l'âne restait muet. « Et toi, l'âne ? qu'as-tu fait ? » demande le lion. L'âne hochait la tête. « Moi, j'ai souscrit à l'emprunt. »

LE GÉNÉRAL BOTHA

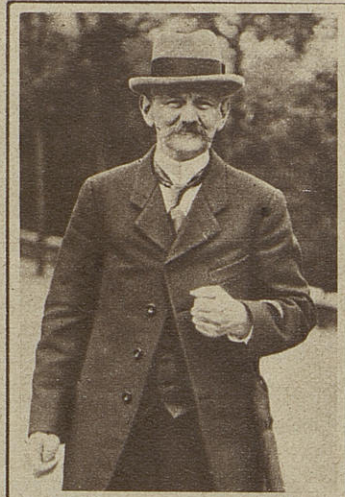
Une figure pas banale, loyale, intéressante vient de disparaître : le général Botha, encore jeune, s'est éteint brusquement. On avait reproché à l'ancien chef boër son ralliement à l'Angleterre, en oubliant que seul l'avait guidé l'intérêt de son pays et pas du tout l'ambition.

On lui en parlait un jour. Il fit cette jolie réponse. « S'entêter à ne pas vouloir changer, c'est comme un homme qui ne voudrait pas mourir. Il faut toujours être prêt à mourir pour son pays. Et il n'y a pas qu'une seule façon de disparaître. »

L'âme de Botha et son réalisme s'enferment dans cette belle phrase.

LA PIPE

Le général de Maud'huy, gouverneur de Metz, va se retirer dans la



Me Selgman, dont l'avis a prévalu dans la sorte de sursis d'exécution dont Pierre Lenoir a bénéficié.

vieille cité lorraine qui est sa ville natale. La paix est signée et il passe à d'autres mains la plus puissante forteresse d'Europe. Il songe à la retraite. Les Messins qui le connaissent bien et l'estiment rencontreront encore dans les rues la silhouette maigre du général et il est certain qu'en civil, comme en militaire, il fumera toujours sa vieille pipe.

Le général de Maud'huy est un fervent de la pipe, si elle n'existait pas, il l'aurait inventée.

Il en garde une que le maréchal Joffre lui offrit sur un sommet des Vosges reconquises. Il en a une nombreuse collection. Il aime surtout à vanter les vertus de la pipe. Un jour, chez la comtesse de P..., le général se trouvait en visite. Il y avait là une jeune femme très blonde, très rose et qui se plaignait de neurasthénie. Le général souriait. La dame lui demanda alors s'il n'éprouvait jamais de ces crises-là.

— Si, comme tout le monde, répondit l'autre. Mais j'ai un excellent remède pour tuer le mal.

— Pourriez-vous me l'indiquer ? — Avec plaisir, répondit le général, galant, et très sérieux il déclara : « Fumez une bonne pipe. »

Et sur ce, laissant l'assistance étourdie, il passa au fumeur pour en bourrer une.

J'ai vu.

LA COURSE DE MOTOCYCLETTES DE LA GRANDE CEINTURE



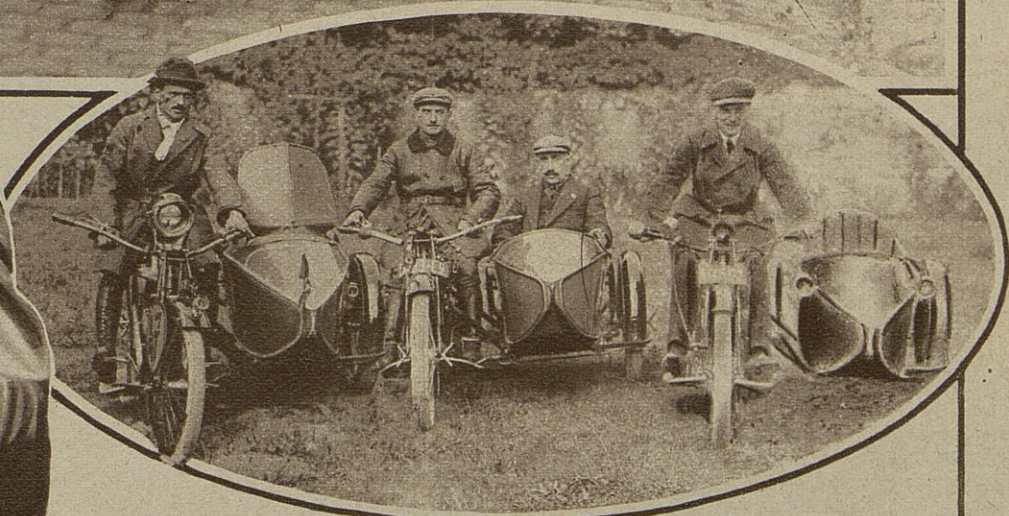
AU CŒUR-VOLANT : LE DÉPART.



LES CONCURRENTS DE LA 2^e SÉRIE SE METTENT EN SELLE.

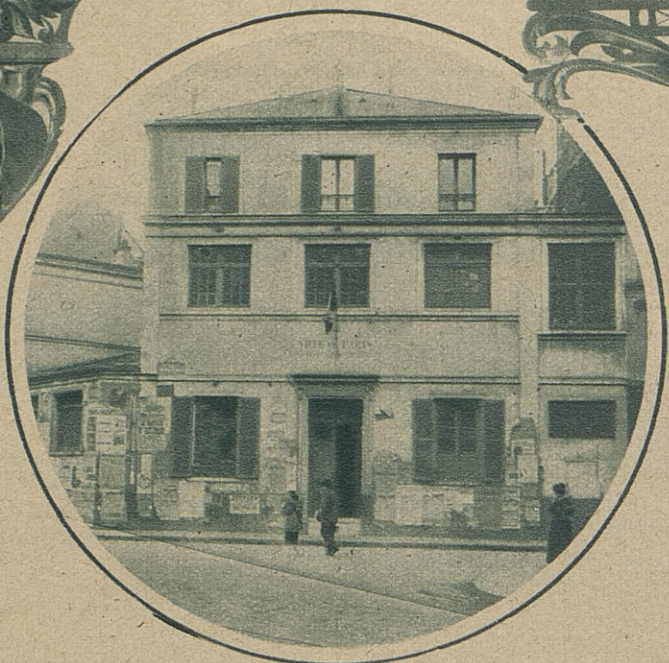


UNE CONCURRENTTE
DU SIDE-CAR :
YVONNE DEGRAINÉ.



La Grande Ceinture, concours de tourisme qu'organisait autour de Paris, le dimanche 20 septembre, le Motorcycle-Club de France, a obtenu à tous les points de vue un très gros succès. Le règlement exigeait que les concurrents couvrirent un parcours de 207 kilomètres à une allure de 30 kilomètres à l'heure et sur un parcours qui mit les machines aux prises avec de rudes difficultés. Une cinquantaine de concurrents étaient au départ et trente-quatre terminèrent l'épreuve dans les conditions prévues. Parmi les meilleurs coureurs, il faut signaler tout spécialement Louis-Vuillamy, Gompers, et dans la catégorie des side-cars et cycle-cars : Gallie, Lacour et Noël.

J'ai vu



La façade de l'École Germain-Pilon, 12, rue Sainte-Elisabeth. A gauche et à droite, modèles d'appliques en bronze composés par des élèves de Germain-Pilon de 2^e année.

POUR CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LEUR MÉTIER

L'École professionnelle Germain-Pilon

CETTE année, pour la première fois depuis six ans, les rentrées des classes se font normalement. Dans les écoles municipales professionnelles de la Ville de Paris, — au sujet desquelles nous avons publié ici même une série d'études, — les concours d'admission n'intéressant que des candidats de treize à quatorze ans ne furent jamais interrompus durant les hostilités, mais les fins d'études étaient parfois précipitées par suite du départ des élèves au régiment.

Maintenant que la bataille pour la vie économique reprend la première place, le rôle des écoles professionnelles redevient prépondérant, et on ne saurait trop encourager les parents qui ne veulent pas diriger leurs enfants vers des carrières libérales à ne pas hésiter à leur faire subir aussitôt que possible les épreuves d'admission aux écoles qui leur donnent avec une bonne culture générale un moyen de gagner confortablement leur vie, à un âge où habituellement un artisan n'est pas encore formé.

L'École Estienne pour l'industrie du livre, Boulle pour l'ameublement, Diderot et Dorian pour le fer, Elisa-Lemonnier pour le dessin industriel, tels sont les établissements de ce genre dont les lecteurs de *J'ai Vu* connaissent déjà l'organisation. Mais à côté de ces écoles d'un caractère absolument spécial, il en est d'autres qui permettent à leurs élèves de s'évader un

jour d'un cadre d'enseignement pour donner libre cours à leur initiative et à leur impulsion artistique : ce sont les Écoles d'Art appliqué Germain-Pilon et Bernard-Palissy, jusqu'ici indépendantes, mais dont la réunion dans un seul établissement est officiellement décidée et se fera d'ici quelques mois lorsque les bâtiments de la rue Dupetit-Thouars auront été libérés par l'administration du Service de santé militaire.

Déjà les deux écoles sont sous l'autorité d'un seul directeur, M. John Labusquière, ancien conseiller municipal de Paris, dont il fut vice-président et où il s'occupa particu-

lièrement des questions d'enseignement et de beaux-arts à la quatrième commission.



Germain-Pilon a pour but principal de former des compositeurs de modèles pour les industries d'art, sans spécialisation. Ainsi un ancien de l'École, entré dans une maison de carrosserie, vient d'être « soulevé » à son patron par un fabricant de dentelles !

Tout le travail artistique à l'École est orienté vers les applications industrielles en tenant compte des procédés d'exécution, de fabrication, des matières et des prix de revient. Un élève de Germain-Pilon est apte à entrer dans n'importe quelle branche d'industrie d'art appliqué. Quelques-uns bifurquent en sortant et vont à l'École des Beaux-Arts, mais ils sont pourvus d'un moyen de gagner leur vie qui leur permet de poursuivre leurs études artistiques sans être des bohèmes, ou sans s'astreindre à de pénibles privations. Ainsi parmi les anciens de Germain-Pilon, à l'époque où cet établissement, fondé sous l'Empire dans une vieille bâtisse de la rue Volta par les deux frères Levasseur, l'un sculpteur et l'autre architecte, était une école libre, les frères Cain, Geoffroy le peintre de la Goutte de lait, le sculpteur animalier Ch. Valton, le sculpteur Mariotton, le décorateur Hista ont suivi les cours du soir. Puis lorsque



Pochade exécutée pendant le cours par un élève de 2^e année et représentant le directeur de Germain-Pilon, M. John Labusquière.



Dessin de vitrail (2^e année) (travail d'élève).



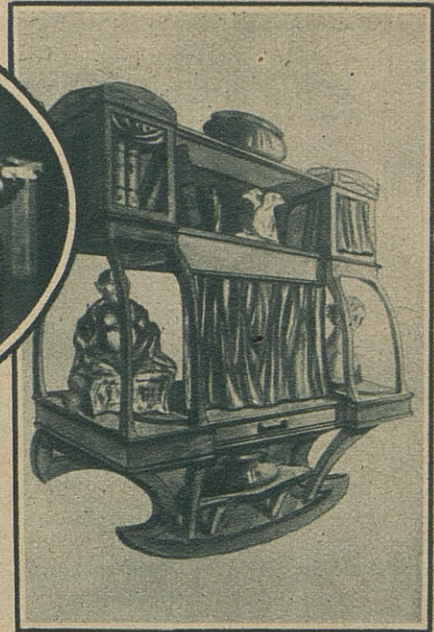
Dessin de céramique (2^e année) (travail d'élève.)



Costume égyptien exécuté au cours de l'histoire du costume (professeur M. Ibelo).



Dans la bibliothèque de l'Ecole: élèves exécutant des travaux de composition.



Porte-pipe art moderne, composé par un élève de 2^e année.

Le programme des études est de trois ans. La première année comporte le dessin à vue, le modelage, le montage, la géométrie et le dessin géométrique, les notions d'architecture, l'histoire de l'art et l'aquarelle d'après les plantes et les fleurs. En seconde année, les cours comportent le dessin à vue, le modelage et le montage, l'histoire de l'art, la composition décorative, le lavis et la théorie des

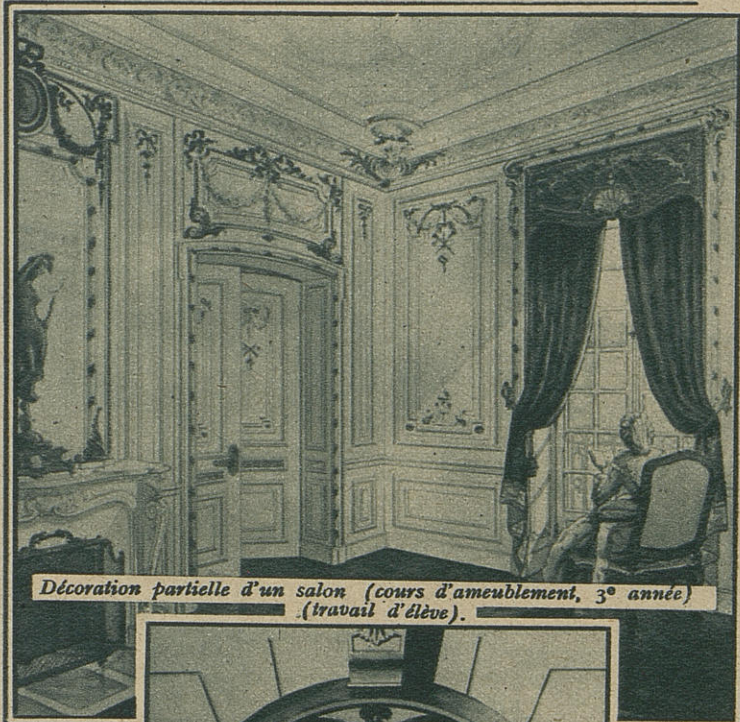
l'Ecole fut municipalisée, on compte parmi les élèves les décorateurs de théâtre Paque-reau, Tarré, Mignard, Emile Chaperon, Chambouleron, le grand prix de Rome en sculpture Armand Martial, le sculpteur Max Blondlat, grand prix du Salon de 1903, le graveur au burin Piel, second grand prix de Rome; le graveur Dammann, second grand prix de Rome en gravure en médailles à l'âge de dix-neuf ans et demi et grand prix de Rome trois ans après. Sorti de Germain-Pilon à l'âge de dix-sept ans, le jeune Dammann était entré chez un graveur, mais il suivait les cours du matin aux Beaux-Arts.



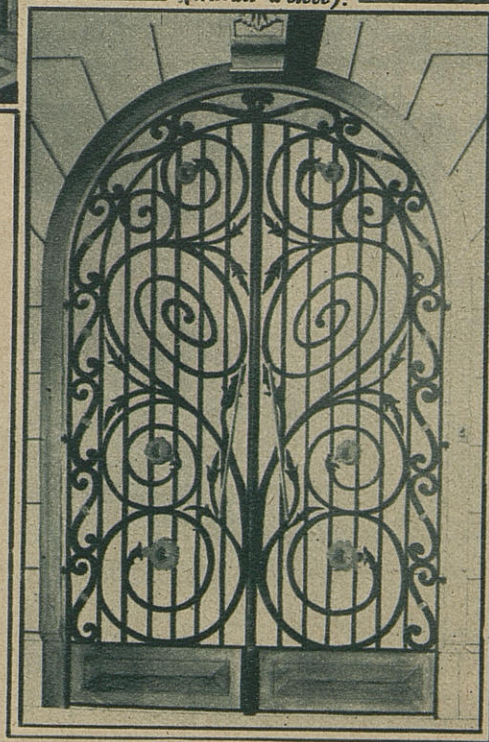
De la rue Volta où ils avaient installé en premier lieu leur Ecole d'art appliqué les frères Levasseur, par suite du percement de la rue Turbigo, durent transférer leurs cours dans le local désaffecté d'une école de frères ignorantins, 12, rue Sainte-Elisabeth. Le jour, l'enseignement payant était donné aux jeunes filles et les cours du soir étaient réservés aux jeunes gens. La Ville accordait une subvention en local, charbon et gaz, subvention qui par la suite fut augmentée d'une somme de 6 000 francs.

Le 9 août 1882 sur le rapport de M. Sigismond-Lacroix, Germain-Pilon devint Ecole supérieure de dessin et de modelage. Le survivant des frères Levasseur, — l'autre était mort quelque temps auparavant, — fut nommé directeur fin 1882, l'établissement devint école préparatoire où les élèves devaient s'initier à l'enseignement général du dessin. En 1883, l'Ecole fut municipalisée sous la direction du peintre Jobbé-Duval, qui après sa mort en 1889 fut remplacé par M. Vimont. Celui-ci, après un intérim assuré par M. Eugène Valton, fut remplacé en 1903 par M. John Labusquière, le directeur actuel.

Le concours d'admission à Germain-Pilon a lieu chaque année à la fin juin pour des concurrents français âgés de treize à quatorze ans. Les cinquante-cinq candidats placés en tête dans le classement général sont admis par chaque promotion, onze places seulement étant réservées aux candidats de la banlieue et des départements.



Décoration partielle d'un salon (cours d'ameublement, 3^e année) (travail d'élève).



Grille art nouveau (cours de décoration, 2^e année) (travail d'élève).

ombres, la perspective, l'anatomie comparée, l'ameublement, des conférences techniques sur l'ameublement et le dessin pour la passementerie. Pour la troisième année, le programme est le même qu'en seconde année, moins l'histoire de l'art, le lavis et la théorie des ombres, mais comporte en plus l'analyse des styles, l'histoire du costume que professe actuellement le peintre Ibels, le dessin spécial pour la broderie en tous genres.



Le principe absolu à Germain-Pilon est de guider l'élève en laissant le plus de liberté à son tempérament, à sa vision, à sa tournure d'esprit. On ne veut pas que l'enseignement se borne à l'étude des chefs-d'œuvre des styles divers qui dévie trop souvent en culte de la routine, mais il faut que l'élève s'entraîne à la recherche du moderne, du « demain ».

Une autre théorie en faveur à Germain-Pilon, c'est l'harmonie des formes. On apprend aux élèves qu'il importe avant tout de conserver l'harmonie entre la décoration et la forme: quand les lignes d'un objet construit dans un but utilitaire, — une chaise par exemple, — ont une harmonie de formes, c'est déjà une œuvre d'art qui n'a pas besoin d'être décorée. Si on le lécore, il faut que la décoration ne détruise pas déjà l'harmonie créée.

Les méthodes suivies développent à tel point les aptitudes des élèves que, sans qu'il soit donné un enseignement technique spécial au dessin mécanique, en raison des conditions dans lesquelles s'enseigne la géométrie, les élèves après un concours spécial ont été pris par la Direction des Inventions au ministère de l'armement et ont rendu des services très appréciables à la Défense nationale. Pendant les années de cours 1915, 1916, 1917, 1918 et 1919, les élèves ont été préparés spécialement dans le cours de projections au croquis d'état-major, aux reconstitutions en perspective de photographies prises en avions.

Nombreux sont les tués et les blessés durant la guerre parmi les anciens de Germain-Pilon mobilisés. On compte déjà 36 noms parmi les tués et 60 parmi les blessés. Mais ce douloureux tableau d'honneur qui n'a pas été encore officiellement établi doit fatalement s'allonger.

HENRY COSSIRA.



*Le général Pershing passant devant la tribune où Mgr le cardinal Mercier met pied à terre pour lui présenter ses hommages.
En haut, le cardinal Mercier avec le ministre belge de New-York.*



Une tribune fleurie à l'américaine et où se trouvent les membres de la famille de Pershing.

L'AMÉRIQUE FÊTE LE GÉNÉRAL PERSHING

Nos alliés ont fait au général Pershing qui vient de rentrer de France une réception triomphale. C'est grâce, en effet, à son énergie inlassable que cette formidable armée américaine qui vint non pas parachever notre victoire, mais y contribuer de toutes ses forces et qui se couvrit de gloire à Château-

Thierry, à Saint-Mihiel, et partout enfin où ses régiments furent engagés, fut mise entièrement sur pied: Lorsqu'il traversa les rues de New-York, « un fier sourire, disent les journaux américains, illuminait son mâle visage. » Le général Pershing a bien mérité de sa patrie et du salut du monde.

CURE D'AUTOMNE

Voici les feuilles qui tombent, annonçant le mouvement descendant de la sève. C'est un fait reconnu qu'à l'AUTOMNE, tout comme au printemps, le sang, dans le corps humain, suit la même marche que la sève dans la plante. Il est donc de toute nécessité de régulariser cette CIRCULATION du SANG, de laquelle dépendent la Vie et la Santé. Le meilleur moyen consiste à faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'abbé SOURY

qui guérit, sans poisons ni opérations, les Maladies Intérieures de la Femme, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Suites de Couches, Migraines, Névralgies, Maladies du Retour d'Age, des Nerfs et de l'Estomac, Faiblesse, Neurasthénie, Troubles de la Circulation du Sang : Vertiges, Etourdissements, Lourdeurs de tête, Éblouissements, Congestions, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE DES DAMES. La boîte, 2 fr. 25 ; franco poste, 2 fr. 60 (Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.) (Notice pour renseignements gratuits.)

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE DE RASPOUTINE LE MOINE SCÉLÉRAT

Par WILLIAM LE QUEUX. — Traduction de LUCIEN TREMLETT

PIÈCES SECRÈTES RECUEILLIES PAR LE SERVICE DU CONTRE-ESPIONNAGE ANGLAIS

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 Exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés. (Dix-huit exemplaires seulement, les n^{os} 8 à 25, ont été mis dans le commerce.)
L'exemplaire net 20 fr.

RIVOLI

suivi de VITRAIL et de JEAN BART ou Le Bon Corsaire (Théâtre de France)

Par RENÉ FAUCHOIS

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 Exemplaires, numérotés de 1 à 10, sur japon impérial insetsu-kioku, à grandes marges, et revêtus des signatures de l'auteur et de ses principaux interprètes... .. L'exemplaire 100 fr.
20 Exemplaires, numérotés de 11 à 30, sur hollandaise vergé teinté crème Van Gelder, contresignés par l'auteur (13 exemplaires seulement, les n^{os} 18 à 30, ont été mis dans le commerce)... .. L'exemplaire 40 fr.
60 Exemplaires, numérotés de 31 à 60, sur papier pur fil Lafuma. L'exemplaire 20 fr.

DE LA " COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS FANTASISTES "

LES LETTRES DE FEU

Par ROBERT DIEUDONNÉ

Couverture illustrée en couleurs par LORENZI

Un volume in-16 (12×19)... .. net 2 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 Exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés. (Huit exemplaires seulement, les n^{os} 8 à 15, ont été mis dans le commerce.)
L'exemplaire net 12 fr.

LE VOYAGE SENTIMENTAL DE LORD LITTLEBIRD

Par MAURICE DEKOBRA et RENÉ CAIRE

Couverture en couleurs et Illustrations de MARTIN

Un volume in-16 (12×19)... .. net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS



GLOBÉOL

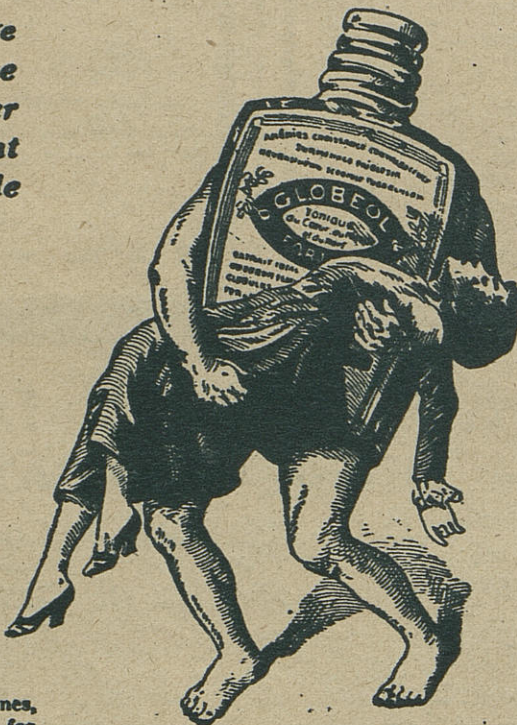
et l'anémie

Un mois de maladie abrège
votre vie d'une année. Le
GLOBÉOL permet d'éviter
les maladies en augmentant
la force de résistance de
l'organisme.

Épuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Communication à l'Académie de Médecine
du 7 Juin 1910.

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes,
Paris, et toutes pharmacies. — Le 1/2 flacon, fco
4 fr., le flacon, fco 7 fr. 20, les trois, fco 20 fr.



Sauvée de l'anémie par le Globéol

L'OPINION MÉDICALE :

« Deux examens de sang, un avant la cure, l'autre à son achèvement, permettent de toucher « de l'œil », sinon du doigt, la relation de cause à effet, de voir en vertu de quel phénomène physiologique très simple a pu s'accomplir la rénovation constatée chez les malades soumis à l'action du Globéol.

« Etant donné la facilité et l'innocuité de la médication par le Globéol, et surtout son admirable et indéniable efficacité, il importe donc, désormais, de toujours donner à l'opothérapie sanguine la place qui lui revient et que, incontestablement, elle mérite la première. »

Docteur MILLOT,
Médecin légiste de la Faculté
de médecine de Lyon.

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« J'ai eu à me louer de l'effet produit par un premier flacon de Globéol : l'appétit qui était nul chez mon malade est revenu, le sommeil est calme et réparateur, l'essoufflement a presque disparu et l'abattement a fait place à un certain bien-être. »

Dr DE MESSIMY.

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire



Noyaux des Globules
Globules blancs
Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope

Guérit vite
et radicalement
Supprime
les douleurs de
la miction
Evite toute
complication

Communication
à l'Académie de Médecine
du 3 décembre 1912

L'OPINION MÉDICALE :

« J'ai expérimenté largement votre Pagéol et je l'ai trouvé d'une grande efficacité contre les affections génito-urinaires, et tout particulièrement pour la blennorrhagie. Je le prescris toujours car je suis convaincu de son efficacité incontestable. »

Dr GIOVANNI NICOSIA, Vittoria (Syracuse).

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte fco 12.50, les 3 fco 36 fr.; la 1/2 boîte fco 7.50, les 3 fco 21 fr.

VAMIANINE : Avarie, Maladies de la peau
Nouveau produit scientifique Le flacon, franco 11 francs

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Communication
à l'Académie de Médecine
14 octobre 1913.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, r. Valenciennes, Paris et 1^{er} ph.
La boîte fco 6 fr., les 4 fco 22 fr.;
la grande boîte, fco 8 fr. 50,
les trois, franco. 24 francs.

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations, qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hospices Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.